Alan W. Watts

Éloge de l'insécurité

PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Éloge de l'insécurité
Alan W. Watts

Éditions Petite Bibliothèque Payot, février 2005.
ISBN : 978.2.228.89678.8

Titre original : The Wisdom of Insecurity (Vintage Books)
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Guérif

Du même auteur dans la même collection :
Le Bouddhisme zen

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions Payot et Rivages
sur
www.payot-rivages.net

Adaptation : Petula Von Chase

À Dorothy

Avant-propos.

J'ai toujours été fasciné par la loi de l'effort inverse. Je l'appelle parfois la "loi du rebours". Quand vous essayez de rester à la surface de l'eau, vous coulez ; mais quand vous essayez de couler, vous flottez. Quand vous retenez votre souffle vous le perdez, ce qui rappelle immédiatement un ancien dicton trop souvent négligé : "Quiconque veut sauver son âme la perdra."

Éloge de l'insécurité montre comment cette loi régit notre quête d'une sécurité psychologique et les efforts que nous déployons pour trouver des certitudes spirituelles et intellectuelles dans la religion et la philosophie. Ce livre est écrit avec la conviction qu'aucun thème ne pourrait être mieux approprié à une époque où la vie humaine semble particulièrement précaire et aléatoire. Il soutient que cette insécurité résulte de la volonté d'atteindre la sécurité et que, a contrario, salut et bon sens consistent à reconnaître le plus radicalement possible que nous n'avons aucun moyen d'assurer notre propre salut.

Voilà qui commence à ressembler à un extrait de Alice au Pays des Merveilles, dont ce livre est une sorte d'équivalent philosophique. Car le lecteur se trouvera fréquemment dans un monde sens dessus dessous, où l'ordre normal des choses paraît complètement inversé. Ceux qui ont lu certains de mes livres trouveront ici des éléments qui semblent en contradiction totale avec bien des choses que j'ai dites précédemment. Ce n'est cependant vrai que sur des points mineurs. Car j'ai découvert que l'essence même de ce que j'essayais de dire dans ces livres était rarement comprise, l'ossature et le contexte de ma pensée en

cachant souvent la signification. Mon intention ici est d'approcher cette même signification à partir de prémices entièrement différents, et en des termes qui ne confondraient pas la pensée avec les multiples associations non pertinentes que le temps et la tradition leur ont attaché.

Dans ces livres, j'avais le souci de défendre certains principes de religion, philosophie et métaphysique en les réinterprétant. C'était, je pense, superflu, inutile et propre à semer la confusion, car seules les vérités douteuses ont besoin d'être défendues. Ce livre, quoi qu'il en soit, est dans l'esprit du sage chinois Lao-Tseu, maître de la loi de l'effort inverse, qui a déclaré que ceux qui se justifient ne convainquent pas, que pour connaître la vérité on doit se débarrasser de la connaissance, et que rien n'est plus puissant et créatif que le vide, qui suscite l'aversion de l'homme. Ainsi, mon but est de montrer ici, à la mode du rebours, que ces réalités essentielles de la religion et de la métaphysique sont défendues lorsqu'on les ignore, et démontrées quand elles sont détruites.

Je suis heureux de reconnaître que le projet de ce livre a pu être mené à bien grâce à la générosité de la fondation créée par le New-Yorkais Franklin J. Matchette à la fin de sa vie, un homme qui consacra une grande partie de son existence à la science et à la métaphysique, un de ces rares hommes d'affaires qui n'a pas complètement été absorbé dans le cercle vicieux consistant à faire de l'argent pour faire de l'argent pour faire de l'argent. C'est pour cette raison que la Fondation Matchette est dévolue au développement des études métaphysiques, et, inutile de le dire, c'est pour moi un signe de perspicacité et d'imagination de la part de ses dirigeants qu'ils aient bien voulu s'intéresser à une approche si "contraire" de la connaissance métaphysique[1].

Alan W. Watts

Chapitre premier : L'âge de l'inquiétude.

Si l'on en croit les apparences, notre vie est une étincelle de lumière entre une obscurité éternelle et une autre. L'intervalle entre ces deux nuits n'est pas un jour sans nuages, car plus nous nous montrons capables de ressentir du plaisir, plus nous sommes vulnérables à la douleur, et la douleur est toujours avec nous, au premier ou à l'arrière-plan. La croyance qu'il y a davantage que les apparences nous a habitués à estimer que l'expérience était digne d'être vécue, que nous vivons pour un avenir au-delà de cette vie ici-bas. Car ces apparences semblent dépourvues de sens. Si vivre signifie mourir dans la douleur, l'inachèvement et l'insignifiance, cela paraît une expérience vaine et cruelle pour des êtres qui sont nés pour raisonner, espérer, créer et aimer. L'homme, parce qu'il est doué de raison, veut que sa vie ait un sens, et il trouve difficile de croire en l'ordre des choses tel quel, à moins qu'il n'y ait davantage que ce qu'il voit, à moins qu'il n'existe un ordre éternel et une vie éternelle derrière l'expérience incertaine et passagère de la vie et de la mort.

On ne me pardonnera peut-être pas d'introduire des choses sérieuses par une notion frivole, mais le problème qui consiste à trouver du sens à partir du chaos apparent de l'expérience me rappelle mon désir d'enfant d'envoyer à quelqu'un un paquet d'eau par la poste. Le destinataire défait la ficelle et libère un déluge sur ses genoux. Mais la plaisanterie n'aurait jamais fonctionné, puisqu'il est impossible, on peut le regretter, d'envelopper et de ficeler un litre d'eau dans un emballage de papier. Il existe des

sortes de papier que l'humidité ne désintégrerait pas, mais le problème est de donner à l'eau elle-même une forme maniable, et de nouer la ficelle sans faire éclater le paquet.

Plus on étudie les solutions proposées aux problèmes de politique et d'économie, d'art, de philosophie et de religion, plus on se fait l'effet de gens extrêmement doués qui consument leur ingéniosité à la tâche impossible et vaine d'essayer de faire rentrer l'eau de l'existence dans des paquets propres et ordonnés.

Il y a de nombreuses raisons pour lesquelles cela devrait être particulièrement évident aux yeux d'une personne vivant aujourd'hui. Nous en savons tant sur l'histoire, sur tous les paquets qui ont été ficelés et qui se sont dûment défaits. Nous connaissons tant de détails sur les problèmes de l'existence qu'ils résistent à une simplification facile et paraissent plus complexes et informes que jamais. En outre, la science et l'industrie ont tellement accru à la fois le rythme et la violence de la vie que nos paquets semblent se défaire plus vite chaque jour.

Ainsi avons-nous le sentiment que nous vivons une époque d'inhabituelle insécurité. En un siècle furent ébranlées de trop nombreuses traditions établies depuis longtemps, traditions de la famille et de la vie sociale, du gouvernement, de l'ordre économique et des croyances religieuses. Comme les années passent, il semble y avoir de moins en moins de rochers auxquels s'accrocher, de moins en moins de choses que nous puissions considérer comme absolument exactes et vraies, et fixées pour toujours.

Pour certains, c'est une délivrance bienvenue des entraves de dogmes moraux, sociaux et spirituels. Pour d'autres, c'est une atteinte dangereuse et terrifiante à la raison et au bon sens, qui tend à plonger la vie humaine dans un chaos sans espoir. Pour la

plupart, peut-être, ce sentiment immédiat de libération a suscité une brève joie de vivre, suivie de la plus profonde angoisse. Car si tout est relatif, si la vie est un torrent sans principe substantiel ni but, dans les flots duquel absolument rien ne peut se maintenir sans s'altérer, elle semble être quelque chose où il n'y a "pas d'avenir" et, dès lors, pas d'espoir.

Les êtres humains paraissent heureux aussi longtemps qu'ils ont un avenir vers lequel ils peuvent se projeter, que ce soit du "bon temps" le lendemain ou une vie éternelle par-delà la tombe. Pour diverses raisons, de plus en plus de gens trouvent difficile de croire en cette dernière. D'un autre côté, le premier cas présente l'inconvénient que, lorsque ce "bon temps" arrive, il est difficile d'en profiter complètement sans promesse qu'il y en aura davantage plus tard. Si le bonheur dépend toujours de quelque espérance pour l'avenir, alors nous poursuivons un feu follet qui nous échappe continuellement, jusqu'à ce que le futur et nous-même nous évanouissions dans l'abysse de la mort.

Prosaïquement, notre époque n'est pas plus incertaine qu'une autre. Pauvreté, maladie, guerre, altération et mort n'ont rien de nouveau. À la meilleure des époques, la "sécurité" n'a jamais été davantage que temporaire et superficielle. Mais il a été possible de rendre la précarité de la vie humaine supportable par la croyance en choses invariables, au-dessus du royaume des calamités, Dieu, l'âme immortelle de l'homme et le gouvernement de l'univers par les lois éternelles du bien.

Aujourd'hui, de telles convictions sont rares, même dans les cercles religieux. Il n'y a aucun niveau de la société, il ne doit même y avoir que peu d'individus affectés par l'éducation moderne, complètement épargnés par le levain du doute. Il est simplement évident en soi qu'au cours du dernier siècle, l'autorité

de la science a pris la place de l'autorité de la religion dans l'imagination populaire, et que le scepticisme, au moins envers les choses spirituelles, est devenu plus général que la croyance.

Le déclin de la croyance est venu au travers du doute honnête, de la pensée attentive et courageuse d'hommes de science et de philosophie hautement intelligents. Portés par leur zèle et leur respect des faits, ils ont tenté de voir, de comprendre et d'affronter la vie telle qu'elle est, loin des pensées rassurantes. Néanmoins, malgré tout ce qu'ils ont fait jusqu'ici pour améliorer les conditions de l'existence, leur portrait de l'univers semble priver l'individu d'espoir ultime. Le prix de leurs miracles en ce monde a été la disparition du monde à venir, et on est enclin à poser la vieille question : "Quel est le profit de l'homme, s'il gagne le monde entier mais perd son âme ?" Logique, intelligence et raison sont satisfaites, mais le coeur reste sur sa faim car il a appris à sentir que nous vivons pour l'avenir. La science peut, lentement et aléatoirement, nous offrir un meilleur futur, pour quelques années. Et puis, pour chacun de nous, ce sera la fin. Tout finira. Même avec un long retard, tout ce qui a été composé devra se décomposer.

Malgré quelques opinions contraires, cela est toujours le point de vue général de la science. Dans les cercles littéraires et religieux, on suppose désormais souvent que le conflit entre science et croyance appartient au passé. Il y a même quelques scientifiques optimistes pour penser que lorsque la physique moderne a abandonné le matérialisme atomique brut, les raisons principales de ce conflit furent écartées. Mais ce n'est pas du tout le cas. Dans la plupart de nos grands centres de savoir, ceux qui font leur métier d'étudier toutes les implications de la science et de ses méthodes sont aussi loin que jamais de ce qu'ils

comprennent comme un point de vue religieux.

La physique nucléaire et la relativité ont, c'est vrai, abandonné le vieux matérialisme, mais elles nous donnent maintenant une image de l'univers dans laquelle il y a encore moins de place pour les idées d'un quelconque projet ou dessein absolu. Le scientifique moderne n'est pas naïf au point de nier Dieu parce qu'il ne peut être trouvé avec un télescope, ou l'âme parce qu'elle n'est pas mise au jour par le scalpel. Il a simplement noté que l'idée de Dieu est sans nécessité logique. Il doute même qu'elle ait une signification. Elle ne l'aide pas à expliquer quoi que ce soit qu'il ne pourrait expliquer d'une manière différente et plus simple.

Il avance que si tout ce qui se produit est sensé découler de la providence et de l'autorité de Dieu, cela équivaut en fait à ne rien dire. Dire que tout est gouverné et créé par Dieu est comme énoncer que "tout va bien", ce qui ne veut rien dire du tout. Le concept ne nous aide à faire aucune prévision vérifiable, et donc, du point de vue scientifique, n'a aucune valeur. Les scientifiques peuvent avoir raison à cet égard. Ils peuvent avoir tort. Ce n'est pas notre but de discuter cette question ici. Nous avons seulement besoin de noter qu'un tel scepticisme a une influence considérable et fixe l'état d'esprit dominant de notre époque.

Ce que la science a dit, en somme, c'est ceci : nous ne savons pas, et selon toutes probabilités ne pouvons pas savoir si Dieu existe. Rien de ce que nous savons suggère qu'il existe, et tous les arguments qui prétendent prouver son existence sont jugés sans signification logique. Il n'y a rien, en fait, qui démontre qu'il n'y a pas de Dieu, mais la charge des preuves incombe à ceux qui avancent qu'il y en a un. Si vous croyez en Dieu, diraient les scientifiques, vous le faites sur des bases purement émotionnelles, sans vous fonder sur la logique ou les faits. En pratique, cela peut

équivaloir à l'athéisme. En théorie, c'est du simple agnosticisme. Car il est dans l'essence de l'honnêteté scientifique de ne pas prétendre connaître ce qu'on ne connaît pas, et dans l'essence de la méthode scientifique de ne pas se servir d'hypothèses qu'on ne peut pas vérifier.

Les conséquences immédiates de cette honnêteté sont profondément inquiétantes et déprimantes. Car l'homme semble incapable de vivre sans mythe, sans la croyance que la routine et le travail pénible, la douleur et la peur de cette existence ont quelque but et signification dans l'avenir. Aussitôt, de nouveaux mythes prennent vie, des mythes politiques et économiques faisant dans le monde présent des promesses extravagantes pour le meilleur des futurs. Ces mythes donnent à l'individu une certaine signification en l'intégrant à un vaste effort social, dans lequel il perd quelque chose de son propre vide et de sa propre solitude. Néanmoins, l'extrême violence de ces religions politiques trahit l'anxiété qu'elles recouvrent, car elles ne se résument qu'à des hommes, qui s'entassent pêle-mêle en criant pour se donner du courage dans les ténèbres.

Une fois qu'on suspecte qu'une religion n'est qu'un mythe, son pouvoir s'évanouit. Le mythe est peut-être nécessaire à l'homme, mais il ne peut pas en conscience s'en prescrire un comme il peut mélanger des pilules pour un mal de tête. Un mythe ne peut "fonctionner" que quand il est pris pour la vérité, et l'homme ne peut pas longtemps se "raconter des histoires" sciemment et intentionnellement.

Même les meilleurs défenseurs modernes de la religion semblent oublier ce fait. Car leurs arguments les plus convaincants en faveur d'un retour à un certain degré d'orthodoxie sont ceux qui montrent les avantages sociaux et moraux de la croyance en

Dieu. Mais cela ne prouve pas que Dieu soit une réalité. Cela démontre, au plus, que croire en Dieu est utile. "Si Dieu n'existait pas, il serait nécessaire de l'inventer." Peut-être. Mais si la collectivité a le moindre doute sur son existence, l'invention est vaine.

C'est pour cette raison que la plupart des retours actuels vers l'orthodoxie dans certains cercles intellectuels rendent plutôt un son creux. Beaucoup de tout cela relève davantage de la croyance en la croyance que de la croyance en Dieu. Le contraste entre l'homme "moderne", éduqué, névrosé et inquiet, et la dignité calme et la paix intérieure du croyant à l'ancienne mode fait du dernier un homme à envier. Mais il y a une sérieuse erreur d'application de la psychologie à faire de la présence ou de l'absence de névrose la pierre de touche de la vérité, et de prétendre qu'un homme a tort parce que sa philosophie le rend névrosé. "La plupart des athées et agnostiques sont névrosés, alors que la plupart des simples catholiques sont heureux et en paix avec eux-mêmes. Les vues des premiers sont donc fausses, et celles des derniers, justes."

Même si l'observation est exacte, le raisonnement fondé dessus est absurde. C'est comme si vous disiez : "Vous dites qu'il y a le feu à la cave. Cela vous bouleverse. Parce que vous êtes bouleversé, il n'y a à l'évidence pas de feu." L'agnostique, le sceptique est névrosé, mais cela n'implique pas que sa philosophie soit fausse; cela implique la découverte de vérités auxquelles il ne sait pas s'adapter. L'intellectuel qui essaye d'échapper à la névrose en fuyant la vérité ne fait qu'appliquer le principe selon lequel "où l'ignorance est une bénédiction, c'est folie d'être sage".

Quand la croyance en l'éternel devient impossible, et qu'il ne reste que le misérable substitut de croire en la croyance, les

hommes cherchent leur bonheur dans les joies du moment. Ils auront beau essayer d'enterrer cela dans les profondeurs de leur esprit, ils sont trop bien avertis que ces plaisirs sont à la fois précaires et fugitifs. D'où deux conséquences. D'une part, l'angoisse de peut-être rater quelque chose, de sorte que l'esprit court nerveusement et avidement d'un plaisir à un autre, sans trouver repos ni satisfaction nulle part. D'autre part, la frustration de toujours devoir poursuivre un bien futur pour un lendemain qui n'arrive jamais, et qui, dans un monde où tout doit disparaître, donne aux hommes une attitude du genre : "À quoi bon ?"

Par conséquent, notre époque est une époque de frustration, d'inquiétude, d'agitation et de dépendance au "narcotique". D'une manière ou d'une autre, on doit s'emparer de ce que l'on peut quand on le peut, et s'immerger dans la conception que toute chose est vaine et dépourvue de sens. Ce que nous appelons "narcotique" est notre niveau de vie élevé, une stimulation complexe et violente des sens qui nous rend progressivement moins sensibles et ainsi demandeurs de stimulations encore plus violentes. Nous réclamons des distractions, un panorama de spectacles, de sons, de frissons et de titillations dans lequel le plus de choses possibles doivent être concentrées dans le temps le plus court possible.

Pour maintenir ces "niveaux", la plupart d'entre nous sont disposés à s'accommoder d'existences qui consistent largement en emplois ennuyeux, afin de gagner les moyens de se soulager par des entractes de plaisirs chers et fiévreux.

Ces entractes sont censés être la véritable vie, le véritable but poursuivi au travers du mal nécessaire du travail. Ou alors nous imaginons que la justification d'un tel travail est l'entretien d'une famille vouée à faire le même genre de choses, afin d'entretenir

une autre famille... Et ainsi ad infinitum.

Ce n'est pas une caricature. C'est la simple réalité de millions de vies, un tel lieu commun que nous avons à peine besoin d'insister sur les détails, sauf pour prendre note de l'anxiété et de la frustration de ceux qui s'accommodent de cela, ne sachant pas quoi faire d'autre.

Mais que pouvons-nous bien faire ? Les alternatives semblent au nombre de deux. La première est, d'une manière ou d'une autre, de découvrir un nouveau mythe, ou d'en ressusciter un ancien d'une façon convaincante. Si la science ne peut pas démontrer qu'il n'y a pas de Dieu, nous pouvons essayer de vivre et d'agir en fonction de la seule chance qu'il puisse après tout en exister un. Il semble n'y avoir rien à perdre dans un coup de dé pareil, car si la mort est la fin de tout, nous ne saurons jamais que nous avons perdu. Mais cette attitude ne vaudra manifestement jamais la foi en la vie, car elle ne revient qu'à dire : "Puisque toute chose est vaine, faisons semblant du contraire." La seconde alternative est de tenter sérieusement d'affronter le fait que la vie est "un conte dit par un idiot", et d'en faire ce que nous pouvons, laissant la science et la technologie nous servir aussi bien qu'elles le peuvent au cours de notre voyage de rien vers rien.

Néanmoins, ce ne sont pas les seules solutions. Nous pouvons commencer par accepter tout l'agnosticisme d'une science critique. Nous pouvons admettre franchement que nous n'avons pas de base scientifique pour la croyance en Dieu, en l'immortalité personnelle ou en aucun absolu. Nous pouvons nous abstenir entièrement d'essayer de croire, et prendre la vie juste comme elle est et rien de plus. Dans ce point de départ, il existe une autre façon de vivre, qui ne demande ni mythologie ni désespoir. Mais cela exige une révolution complète de notre manière courante de

penser et de ressentir.

Ce qui est extraordinaire dans cette révolution, c'est qu'elle révèle la vérité derrière les soi-disant mythes de la religion et de la métaphysique traditionnelles. Elle fait connaître non pas des croyances, mais des réalités positives correspondant, d'une manière inattendue, aux idées de Dieu et de la vie éternelle. Il y a des raisons de penser qu'une révolution de ce genre fut la source originelle de certaines des principales idées religieuses, se positionnant par rapport à elles comme réalité à symbole et cause à effet. L'erreur habituelle de la pratique religieuse normale est de prendre le symbole pour la réalité, de regarder le doigt montrant la voie et de le sucer pour se consoler plutôt que de suivre cette voie. Les idées religieuses sont comme des mots, peu utiles, et souvent trompeurs à moins que vous ne connaissiez la réalité concrète à laquelle ils se réfèrent. Le mot "eau" est un moyen de communication utile parmi ceux qui connaissent l'eau. La même chose est vraie pour le mot et l'idée appelés "Dieu".

Parvenu ici, je ne souhaite pas sembler mystérieux ou revendiquer des "connaissances secrètes". La réalité qui correspond à "Dieu" et à "la vie éternelle" est honnête, franche, claire et ouverte au regard de tous. Mais la vision demande une correction de l'esprit, juste comme une vision claire demande parfois une correction des yeux.

La découverte de cette réalité est freinée plutôt qu'aidée par la croyance, que l'on croie en Dieu ou en l'athéisme. Nous devons ici opérer une distinction claire entre croyance et foi, parce qu'en règle générale la croyance en est venue à signifier un état d'esprit qui est presque à l'opposé de la foi. La croyance, comme j'utilise le mot ici (belief), est d'insister pour que la vérité soit ce qu'on voudrait "volontiers" (lief), qu'elle soit ce que l'on

souhaiterait qu'elle soit. Le croyant ouvrira son esprit à la vérité à la condition qu'elle s'accorde avec ses idées et souhaits préconçus. La foi, par contre, est une ouverture sans réserve de l'esprit à la vérité, à quoi que cela puisse aboutir. La foi n'a pas de préjugés ; c'est un plongeon dans l'inconnu. La croyance s'accroche, mais la foi laisse aller. Dans ce sens du mot, la foi est la vertu essentielle de la science, de même que de toute religion qui n'est pas de l'autodéception.

La plupart d'entre nous croient afin de se sentir en sécurité, afin de faire paraître nos vies individuelles valables et sensées. La croyance est ainsi devenue une tentative pour s'accrocher à la vie, la saisir et la garder pour soi-même. Mais vous ne pouvez pas comprendre la vie et ses mystères tant que vous essayez de la saisir. En fait, vous ne pouvez pas la saisir, juste comme vous ne pouvez partir avec une rivière dans un seau. Si vous essayez de prendre de l'eau courante dans un seau, il est clair que vous ne la comprenez pas et que vous serez toujours déçu, car dans un seau l'eau ne court pas. Pour "avoir" de l'eau courante, vous devez la laisser aller et la laisser courir. La même chose est vraie pour la vie et pour Dieu.

La phase actuelle de la pensée et de l'histoire humaine est particulièrement mûre pour ce "laisser aller". Nous y avons été préparés par cet effondrement même des croyances dans lesquelles nous avions recherché de la sécurité. D'un point de vue rigoureusement, sinon étrangement, en accord avec certaines traditions religieuses, cette disparition des vieux rochers et vieux absolus n'est pas une calamité, mais plutôt une bénédiction. Cela nous astreint presque à faire face à la réalité avec un esprit ouvert ; or vous ne pouvez connaître Dieu qu'au travers d'un esprit ouvert, tout comme vous ne pouvez voir le ciel qu'au travers d'une

fenêtre propre.

Vous ne verrez pas le ciel si vous avez recouvert la vitre de peinture bleue.

Mais les "religieux" qui s'opposent au grattage de la peinture sur la vitre, qui considèrent l'attitude scientifique avec peur et méfiance, et confondent la foi avec l'attachement à certaines idées, sont étrangement ignorants des lois de la vie spirituelle qu'ils pourraient trouver dans leurs propres héritages. Une étude soigneuse de religion comparée et de philosophie spirituelle révèle que l'abandon de la croyance, de tout attachement à une vie future pour soi-même et de toute tentative pour se soustraire à la finitude et à la mortalité, est une étape régulière et normale sur la route de l'esprit. En fait, un tel "principe premier" de la vie spirituelle aurait dû être évident dès le début, et il semble après tout surprenant que des théologiens érudits puissent adopter une attitude autre que bienveillante envers la philosophie critique de la science.

Ce n'est sûrement pas une nouveauté que le salut vienne seulement à travers la mort de la forme humaine de Dieu. Mais il n'était peut-être pas si facile de voir que la forme humaine de Dieu n'est pas simplement le Christ historique, mais aussi les images, idées et croyances dans l'Absolu auxquelles l'homme s'attache dans son esprit. Là est le sens profond du commandement : "Tu ne dois faire pour toi-même aucune image solennelle, ni le portrait de quoi que ce soit qui est dans les cieux (...). Tu ne dois pas te prosterner devant cela, ni vénérer cela."

Pour découvrir la Réalité ultime de la vie, le Dieu absolu, éternel, vous devez cesser d'essayer de le saisir sous forme d'idoles. Ces idoles ne sont pas seulement des images grossières, telle que la représentation mentale de Dieu en vieux gentleman sur

son trône d'or. Ce sont nos croyances, nos préjugés entretenus sur la vérité qui bloquent l'ouverture sans réserve de l'esprit et du coeur sur la réalité. L'utilisation légitime des images est d'exprimer la vérité, non de la posséder.

Cela fut toujours reconnu dans les grandes traditions orientales telles que le bouddhisme, les veda et le taoïsme. Le principe n'a pas été inconnu des chrétiens, car il était implicite dans toute l'histoire et l'enseignement du Christ. Sa vie fut dès le commencement une acceptation et une compréhension complètes de l'insécurité. "Les renards ont des terriers, et les oiseaux dans les airs ont des nids, mais le Fils de l'Homme n'a nulle part où poser sa tête."

Le principe est encore plus pertinent si le Christ est considéré comme divin au sens le plus orthodoxe, comme l'incarnation unique et particulière de Dieu. Car le thème fondamental de l'histoire du Christ est que cette "image fidèle" de Dieu devient la source de la vie dans sa destruction même. À ses disciples qui essayaient de s'accrocher à sa divinité sous la forme de son individualité humaine, il expliqua : "À moins qu'un grain de céréale tombe au sol et meure, il demeure en paix. Mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruits." Dans la même veine, il les avertit : "Il est opportun pour vous que je m'en aille, car si je ne pars pas, le Paraclet (Saint Esprit) ne peut pas venir à vous."

Ces paroles sont plus que jamais appropriées pour les chrétiens, et parlent précisément à la condition globale de notre époque. Car nous n'avons jamais réellement compris le sens révolutionnaire qu'elles dissimulent, l'incroyable vérité selon laquelle ce que la religion appelle la vision de Dieu est découverte en abandonnant toute croyance en l'idée de Dieu. Par la même loi de l'effort inverse, nous découvrons "l'infini" et "l'absolu", non pas

en nous efforçant d'échapper au monde fini et relatif, mais par la plus complète acceptation de ses limites. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous ne trouvons de même l'existence sensée qu'après avoir vu qu'elle est sans objet, et connaissons le "mystère de l'univers" seulement quand nous sommes convaincus que nous ne savons rien du tout à son propos. L'agnostique habituel, relativiste ou matérialiste, échoue à atteindre ce stade, parce qu'il ne suit pas sa ligne de pensée conséquemment jusqu'à sa fin, une fin qui serait la surprise de sa vie. Il abandonne bien trop tôt la foi, l'ouverture à la réalité, et laisse son esprit se scléroser en doctrine. La découverte du mystère, la merveille au-delà de toutes les merveilles, n'a pas besoin de croyance, parce que nous pouvons seulement croire en ce que nous avons déjà connu, préconçu et imaginé. Mais cela se situe au-delà de toute imagination. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux de l'esprit suffisamment grands, et "la vérité paraîtra".

Chapitre II : Temps et douleur.

Parfois nous envions les animaux. Ils souffrent et meurent, mais cela ne semble pas être un "problème" pour eux. Leur vie paraît si peu compliquée ! Ils mangent quand ils ont faim et dorment quand ils sont fatigués, et l'instinct plutôt que l'angoisse semble présider à leur peu de préparatifs pour l'avenir. Autant que nous pouvons en juger, chaque animal est si occupé avec ce qu'il est en train de faire sur l'instant qu'il ne lui vient jamais à l'idée de s'interroger sur la signification ou l'avenir de l'existence. Pour l'animal, le bonheur consiste à profiter de l'existence dans le présent immédiat, et non pas dans la promesse d'un avenir de complète félicité.

Il n'en est pas ainsi seulement parce que l'animal est relativement insensible. Assez souvent, sa vue, son ouïe ou son odorat sont beaucoup plus aiguisés que les nôtres, et on ne peut guère douter qu'il apprécie sa nourriture ou dorme merveilleusement. Il a toutefois un cerveau quelque peu insensible en dépit de ses sens aigus. Son cerveau est plus spécialisé que le nôtre, raison pour laquelle l'animal est une créature d'habitudes : incapable de raisonner et de faire des abstractions, et disposant de capacités de mémoire et de prévision extrêmement limitées.

Indubitablement, le cerveau humain conscient ajoute infiniment à la richesse de l'existence. Encore que pour cela nous payions cher, parce que l'augmentation générale de notre sensibilité nous rend particulièrement vulnérables. On peut être moins vulnérable en devenant moins sensible, plus proche d'une pierre et moins d'un homme , et de cette manière moins capable

d'éprouver du plaisir. La sensibilité requiert un haut degré de délicatesse et de fragilité, pupilles, tympans, papilles gustatives et terminaisons nerveuses convergeant dans l'organisme hautement délicat du cerveau. Ces choses-ci ne sont pas seulement délicates et fragiles, mais périssables. Il ne semble pas possible de réduire la délicatesse et le caractère périssable du tissu vivant sans réduire en même temps sa vitalité et sa sensibilité.

Si nous sommes destinés à des plaisirs intenses, nous devons aussi être sujets à d'intenses douleurs. Nous aimons le plaisir et détestons la douleur, mais il paraît impossible d'avoir le premier sans la seconde. En fait, il semble que les deux doivent alterner d'une manière ou d'une autre, car le plaisir continuel est un stimulus qui doit forcément soit s'affadir soit être accru. Et ce renforcement va ou émousser les récepteurs sensoriels par frottement, ou tourner à la douleur. Soit un régime conséquent de nourriture riche détruit l'appétit, soit il rend malade.

Ainsi, dans la mesure où la vie est jugée bonne, la mort doit être proportionnellement mauvaise. Plus nous sommes capables d'aimer une autre personne et de jouir de sa compagnie, plus notre chagrin sera grand à sa mort ou en cas de séparation. Plus loin le pouvoir de la conscience s'aventure dans l'expérience, plus élevé est le prix qu'elle doit payer pour sa connaissance. Il est compréhensible que nous devions parfois nous demander si la vie n'a pas été trop loin dans cette direction, si "le jeu en vaut la chandelle", s'il ne vaudrait pas mieux détourner la course de l'évolution dans la seule autre direction possible, en arrière, vers la paix relative de l'animal, du végétal et du minéral.

On observe souvent le cas d'une femme qui, ayant subi une profonde blessure en amour ou mariage, jure de ne jamais laisser un autre homme jouer avec ses sentiments, revêtant le rôle de la

vieille fille dure et amère. Presque plus commun encore est le garçon sensible qui, à l'école, apprend à se barricader pour la vie sous la carapace du "gars dur". Une fois adulte, il joue par réflexe de défense le rôle du Philistin, pour qui une culture intellectuelle faisant place à l'émotion est féminine et "mollassonne". Poussée à sa dernière extrémité, l'issue logique de ce type de réaction à la vie est le suicide. Le genre de personne dure-amère est toujours, autant que ce soit, un suicidé partiel : une part de lui est déjà morte.

Alors, si nous devons être pleinement humains et pleinement vivants et avertis, il semble qu'il nous faille accepter de souffrir pour nos plaisirs. Sans cette bonne volonté, l'intensité de la conscience ne peut se développer. Néanmoins, nous n'acceptons généralement pas cela, et l'accepter peut même être trouvé étrange. Car "la nature en nous" se révolte tellement contre la douleur que la notion même "d'acceptation" pour s'accommoder d'elle au-delà d'un certain point paraît impossible et dépourvue de sens.

Dans ces conditions, notre existence est une contradiction et un conflit. Parce que la conscience doit impliquer à la fois plaisir et douleur, rechercher le plaisir à l'exclusion de la douleur revient à rechercher la perte de la conscience. Parce qu'une pareille perte est en principe la même chose que la mort, cela signifie que plus nous luttons pour la vie (sous forme de plaisir), plus nous tuons en réalité ce que nous aimons.

Le comportement habituel de l'homme consiste autant à détruire qu'à aimer. Car la plus grande part de son activité est consacrée à rendre permanentes ces joies et expériences qui ne sont dignes d'être aimées que parce qu'elles changent. La musique est un délice à cause de son rythme et de son écoulement. À

l'instant où vous arrêtez l'écoulement et prolongez une note ou un accord au-delà de son temps, le rythme est détruit. Parce que la vie est de même un processus d'écoulement, le changement et la mort en sont des parties nécessaires. Travailler à leur exclusion, c'est travailler contre la vie.

Cependant, l'alternance du plaisir et de la douleur n'est absolument pas au centre de la problématique humaine. Si nous voulons que l'existence ait un sens, si nous cherchons Dieu ou la vie éternelle, ce n'est pas simplement parce que nous essayons d'échapper à une expérience immédiate de douleur. Ce n'est pas non plus pour une raison de ce genre que nous adoptons en permanence des attitudes et des réflexes de défense. Le vrai problème ne vient pas de quelque sensibilité passagère à la douleur, mais de nos merveilleux pouvoirs de mémoire et de prévision, bref, de notre conscience du temps.

À l'animal, il suffit pour être heureux que l'instant soit agréable. Mais l'homme ne se satisfait pas du tout de cela. Il se préoccupe bien davantage d'avoir de plaisants souvenirs et de plaisantes espérances, particulièrement les secondes. Si elles lui sont assurées, il peut s'accommoder d'un présent extrêmement misérable. Sans cette assurance, il peut être extrêmement misérable au milieu de plaisirs physiques immédiats.

Prenons quelqu'un qui sait devoir subir une opération chirurgicale dans un délai de deux semaines. Il ne ressent dans l'intervalle aucune douleur ; il dispose de nourriture en abondance ; il est entouré d'amis et d'affection humaine; il a un travail qui est habituellement d'un grand intérêt pour lui. Mais sa capacité à profiter de ces choses est grevée par une constante appréhension. Il est insensible aux réalités immédiates qui l'environnent. Son esprit est absorbé par quelque chose qui n'est pas encore là. Ce

n'est pas comme s'il y pensait d'une manière pratique, essayant de décider s'il devait subir ou non l'opération, ou de tout mettre en ordre pour le soin de sa famille et de ses affaires s'il devait mourir. Ces décisions ont déjà été prises. Il pense plutôt à l'opération dans une perspective entièrement vaine, qui à la fois détruit sa présente joie de vivre et ne contribue en rien à la solution d'aucun problème. Mais il n'y peut rien.

C'est le problème humain typique. L'objet de la crainte peut ne pas être une opération dans le futur immédiat. Ce peut être le problème du loyer du prochain mois, d'une guerre ou d'un désastre social effrayant, d'être capable d'économiser suffisamment pour sa vieillesse ou, au bout du compte, de la mort. Ce "gâcheur du présent" peut même ne pas être une appréhension relative à l'avenir. Ce peut être quelque chose sorti du passé, certains souvenirs d'une blessure, quelque crime ou indiscrétion qui hante le présent d'une sensation de ressentiment ou de culpabilité. Le pouvoir des souvenirs et de la prévision est tel que pour la plupart des êtres humains, le passé et l'avenir ne sont pas aussi réels, mais plus réels que le présent. Le présent ne peut être heureux à moins que le passé ait été "nettoyé" et que le futur soit plein de promesses.

Le pouvoir de se souvenir et de prédire, de fabriquer un enchaînement logique à partir d'un chaos désordonné de moments discontinus, est sans aucun doute un merveilleux élargissement de la sensibilité. En un sens, c'est la réussite du cerveau humain, qui offre à l'homme les plus extraordinaires pouvoirs de survie et d'adaptation à l'existence. Mais la manière dont nous utilisons généralement ce pouvoir est propre à en détruire tous les avantages. Car il n'est guère utile d'être capable de se souvenir et de prévoir si cela nous rend incapable de vivre complètement dans

le présent.

À quoi me sert de concevoir que je pourrai manger la semaine prochaine si je ne peux pas réellement apprécier les repas lorsqu'ils arrivent ? Si je suis tellement occupé à planifier comment manger la semaine prochaine que je ne peux guère apprécier ce que je mange maintenant, je serai dans la même triste situation lorsque les repas de la semaine prochaine deviendront "maintenant".

Si mon bonheur en cet instant consiste essentiellement à me repasser de bons souvenirs et à faire de belles prévisions, je n'ai que faiblement conscience de ce présent. Je serai encore imparfaitement conscient du présent lorsque les bonnes choses que j'avais attendues seront passées. Parce que j'aurai pris l'habitude de regarder en avant et en arrière, il me deviendra difficile de prêter attention à ici et maintenant. En ce cas, si ma conscience du passé et du futur me rend moins conscient du présent, je dois commencer à me demander si je vis effectivement dans le monde réel.

Après tout, le futur est bien dénué de sens et d'importance si, tôt ou tard, il n'est appelé à devenir le présent. Poser ainsi les jalons d'un avenir qui n'est pas appelé à devenir présent n'est guère plus absurde que de se préparer à un avenir qui, lorsqu'il arrive, me trouve "absent", regardant fixement par-dessus son épaule au lieu de lui faire face.

Ce genre d'existence dans l'imaginaire de l'attente plutôt que dans la réalité du présent constitue le malheur particulier de ces hommes d'affaires qui vivent entièrement pour gagner de l'argent. Tant de gens fortunés savent bien mieux comment gagner et épargner de l'argent que comment l'utiliser et en jouir. Ils n'arrivent pas à vivre, parce qu'ils se préparent continuellement à

vivre. Au lieu de gagner leur vie, ils font du profit et de cette manière, quand le temps vient de se reposer, ils en sont incapables. Bien des hommes "ayant réussi" sont las et misérables lorsqu'ils vont se coucher, et retournent au travail juste pour empêcher un homme plus jeune de prendre leur place.

D'un point de vue encore différent, la manière dont nous utilisons mémoire et prévision nous rend moins plutôt que mieux adaptés à la vie. S'il nous faut l'assurance d'un avenir heureux pour profiter d'un présent même agréable, nous "réclamons la lune". Nous n'avons jamais pareille assurance. Les meilleures prévisions restent des questions de probabilité plutôt que de certitude, et selon nos connaissances les plus sûres, chacun de nous est voué à souffrir et mourir. Alors, si nous ne pouvons vivre heureux sans avenir garanti, nous ne sommes certainement pas adaptés à vivre dans un monde fini, où des accidents surviennent en dépit des meilleures prévisions, et où la mort vient à la fin.

Voici donc le problème humain : il y a un prix à payer pour chaque progrès dans la conscience. Nous ne pouvons pas être plus sensible au plaisir sans être plus sensible à la douleur. En nous souvenant du passé, nous pouvons nous projeter dans l'avenir ; mais la capacité de songer au plaisir est compensée par la "capacité" de craindre la douleur et d'avoir peur de l'inconnu. En outre, le développement d'une conception aiguë du passé et de l'avenir ternit parallèlement notre conception du présent. Autrement dit, nous semblons atteindre un point où les avantages de la conscience sont excédés par ses inconvénients, où une sensibilité extrême nous rend inadaptés.

Dans ces conditions, nous nous sentons en conflit avec notre propre corps et le monde qui l'entoure. Il est alors consolant de pouvoir penser que, dans ce monde contradictoire, nous ne sommes

que des "étrangers et pèlerins". Car si nos désirs sont en désaccords avec tout ce que le monde fini peut offrir, il semblerait que notre nature ne soit pas de ce monde, que notre coeur soit fait non pour la finitude mais pour l'infini. Le mécontentement de notre âme apparaîtrait comme le signe et le sceau de sa divinité.

Mais désirer quelque chose prouve-t-il que cette chose existe ? Nous savons qu'il n'en va pas du tout nécessairement ainsi. Il peut être consolant de penser que nous sommes citoyens d'un autre monde que celui-ci, et qu'après notre exil sur terre nous pourrons retourner vers le vrai foyer de notre coeur. Mais si nous sommes citoyens de ce monde-ci et qu'il ne peut y avoir de satisfaction finale au mécontentement de notre âme, la nature n'aurait-elle pas commis une grave erreur en mettant l'homme au monde ?

Car il semblerait qu'en l'homme, la vie soit un conflit sans espoir avec elle-même. Pour être heureux, il nous faut ce que nous ne pouvons avoir. En l'homme, la nature a conçu des désirs impossibles à satisfaire. Pour lui permettre de boire plus complètement à la fontaine du plaisir, elle a fait germer des capacités qui le rendent plus sensible à la douleur. Elle nous a donné le pouvoir de contrôler l'avenir seulement un peu, pouvoir dont le prix est la frustration de savoir que nous devrons finalement sombrer dans la défaite. Si nous trouvons cela absurde, c'est seulement parce que la nature n'aurait conçu notre intelligence que pour s'auto-réprimander devant sa propre absurdité. La conscience semble être une ingénieuse méthode de la nature pour se torturer elle-même.

Bien sûr, nous ne voulons pas penser que cela soit vrai. Mais il serait facile de montrer que la plupart des raisonnements en sens

inverse ne sont que pieuses pensées, la manière dont la nature dégoûte du suicide permet à cette idiotie de continuer. Le raisonnement ne suffit donc pas. Nous devons aller plus loin. Nous devons examiner cette vie, cette nature qui a pris conscience en nous et découvrir si elle est réellement en conflit avec elle-même. Découvrir si elle désire véritablement la sécurité et l'absence de douleur dont les individus ne peuvent jamais jouir.

Chapitre III : Le grand fleuve.

Nous sommes comme des mouches engluées dans du miel. Parce que la vie est douce, nous ne voulons pas y renoncer ; mais plus nous nous y impliquons, plus nous sommes piégés, limités et frustrés. Nous l'aimons et la détestons à la fois. Nous tombons amoureux des gens et des choses seulement pour nous inquiéter à leur sujet. Le conflit n'est pas uniquement entre nous-mêmes et l'univers environnant ; il est en nous-mêmes. Car la nature impitoyable est simultanément autour et à l'intérieur de nous. Cette "vie" exaspérante, à la fois plaisante et périssable, agréable et douloureuse, bénédiction et malédiction, est aussi la vie de notre propre corps.

C'est comme si nous étions divisés en deux parties. D'un côté il y a la conscience, "je", à la fois intriguée et déconcertée : la créature prise dans un piège. De l'autre il y a "moi", et "moi" est une partie de la nature : la chair indocile avec toutes ses limites concurremment belles et frustrantes. "Je" se voit en personne raisonnable, et critique en permanence "moi" pour sa perversité, pour connaître des passions qui plongent "je" dans la confusion, pour être si facilement sujet à la douleur et aux maladies agaçantes, pour avoir des organes qui s'usent et des appétits impossibles à satisfaire, conçus de telle manière que si vous essayez de les apaiser enfin et complètement en une grande "explosion", vous tombez malade.

La chose la plus exaspérante à propos de "moi", de la nature et de l'univers, est peut-être qu'il ne voudra jamais "rester tranquille". C'est comme une belle femme qui ne sera jamais

vraiment gagnée et dont la légèreté constitue le charme. Car le caractère périssable et changeant du monde est partie intégrante de sa vitalité et de sa beauté. C'est pourquoi les poètes atteignent si souvent des sommets lorsqu'ils parlent de changement, de la "nature transitoire de la vie humaine". La beauté d'une telle poésie gît en davantage qu'une note de nostalgie suscitant une boule dans la gorge :

Nos réjouissances sont maintenant terminées.
Ces comédiens de chez nous,
Comme je vous l'ai raconté, étaient tous des esprits, et
Se sont fondus dans l'air, dans l'air léger :
Et, comme la structure sans fondement de cette vision,
Les tours coiffées de nuages, les magnifiques palais,
Les temples solennels, le grand globe soi-même,
Oui, tout ce qui procède de cela, doit se dissoudre,
Et comme ce spectacle pompeux sans substance s'est flétri
Il ne laisse pas une ruine derrière lui.

Il y a davantage dans cette beauté qu'une succession d'images mélodieuses, et le thème de la dissolution ne tire pas simplement sa splendeur des choses dissoutes. La vérité est plutôt que les images, quoique belles en elles-mêmes, prennent vie dans l'action de disparaître. Le poète se débarrasse de leur solidité statique, et transforme une beauté qui sinon serait seulement sculpturale et architecturale, en musique qui à peine jouée s'évanouit. Les tours, palais et temples se mettent à vibrer et brisent l'excès de vie qu'ils contiennent. Être de passage, c'est vivre; rester et se maintenir, c'est mourir. "À moins qu'un grain de céréale tombe au sol et meure, il demeure seul. Mais s'il meurt, il donne naissance à maints fruits."

Car le poète a vu la vérité selon laquelle la vie, le changement, le mouvement et l'insécurité sont autant de noms pour la même chose. Ici, sinon partout, la vérité est beauté, car le mouvement et le rythme sont l'essence de toute chose digne d'être aimée. En sculpture, architecture et peinture, l'oeuvre achevée ne bouge pas, mais l'oeil n'y trouve de plaisir que quand elle recèle un certain manque de symétrie ; quand, aussi figée dans la pierre que possible, elle paraît en mouvement.

N'est-il donc pas étrangement inconséquent et paradoxal que "je" refuse de se changer en "moi" et en l'univers environnant ? Car le changement n'est pas simplement une force de destruction. Chaque forme est en réalité un exemple de changement, et chaque chose vivante est comme la rivière qui, si elle ne s'écoule pas, n'aurait jamais pu affluer. La vie et la mort ne sont pas deux forces opposées; elles sont simplement deux manières de regarder la même force, car le changement est autant bâtisseur que destructeur. Le corps humain peut vivre parce qu'il est un complexe de mouvements, circulation, respiration et digestion. Résister au changement, essayer de s'accrocher à la vie revient donc à retenir sa respiration : si vous persistez, vous vous tuez.

En nous concevant nous-mêmes comme divisés en "je" et "moi", nous oublions facilement que la conscience vit également par le mouvement. Elle est autant une partie et un produit du fleuve du changement que le corps et la totalité du monde naturel. Si vous la regardez avec soin, vous verrez que la conscience, la chose que vous appelez "je", est réellement un fleuve d'expériences, sensations, pensées et sentiments en mouvement constant. Mais parce que ces expériences renferment des souvenirs, nous avons l'impression que "je" est quelque chose de solide et d'immobile, comme une tablette sur laquelle la vie tient registre.

Néanmoins, la "tablette" bouge avec la main qui écrit comme la rivière s'écoule avec ses murmures, alors que la mémoire ressemble à un registre écrit sur l'eau, un registre, non de lettre gravées, mais de vagues mises en mouvement par d'autres vagues appelées sensations et faits. La différence entre "je" et "moi" est largement une illusion de la mémoire. En vérité, "je" est de même nature que "moi". C'est une partie de notre être global, juste comme la tête est une partie du corps. Mais si on ne se rend pas bien compte de cela, "je" et "moi", la tête et le corps, se sentiront dépareillés. "Je", ne comprenant pas que lui aussi prend part au fleuve du changement, essayera de trouver du sens au monde et à l'expérience en tentant de le fixer.

Il se déclenchera ainsi une guerre entre conscience et nature, entre le désir de permanence et la réalité des flux. Cette guerre sera totalement vaine et frustrante, un cercle vicieux, parce qu'il s'agit d'un conflit entre deux parties d'une même chose. Elle enfermera de plus en plus vite pensée et action dans des cercles qui ne vont nulle part. Car quand nous ne voyons pas que notre vie est changement, nous nous dressons nous-mêmes contre nous-mêmes et devenons comme Ouroboros, le serpent aveuglé qui essaye de manger sa propre queue. Ouroboros est le symbole perenne de tous les cercles vicieux, de chaque tentative de séparer notre être en deux et de faire en sorte qu'une moitié conquière l'autre.

Nous luttons selon nos moyens, mais "le fait de fixer" ne déchiffrera jamais le sens du changement. La seule manière de déchiffrer le sens du changement est de plonger en lui, bouger avec lui et rejoindre la danse.

La religion, telle que la plupart d'entre nous l'ont connue, a de toute évidence tenté de débrouiller le sens de la vie par la

fixation. Elle a essayé de donner à ce monde fugitif une signification en le rattachant à un Dieu immuable, en lui donnant comme but une vie immortelle par laquelle l'individu se fond dans la nature inaltérable de la déité. "Accorde-leur le repos éternel, ô Seigneur, et laisse sur eux briller une lumière perpétuelle." De même, elle tente de discerner le sens du mouvement tourbillonnant de l'histoire en le rattachant aux lois de Dieu, "dont la Parole perdurera pour toujours".

Nous nous sommes ainsi posé un problème en confondant le compréhensible avec le fixé. Nous pensons que découvrir un sens à la vie est impossible, à moins que le flot des événements ne puisse d'une manière ou d'une autre être ajusté à une ossature rigide. Pour avoir une signification, la vie doit être compréhensible au travers d'idées et de lois fixées, et ces dernières doivent à leur tour correspondre à des réalités invariables et éternelles derrière la diversité des scènes[2]. Mais si c'est là ce que "trouver du sens à la vie" signifie, nous nous sommes nous-mêmes assignés la tâche impossible de fabriquer de la fixité à partir de flux.

Avant de pouvoir découvrir s'il y a de meilleurs moyens de comprendre notre univers, nous devons clairement voir comment cette confusion de "sens" avec "fixité" s'est produite.

Le fait d'avoir développé le pouvoir de penser si rapidement et partialement que nous avons oublié les relations appropriées entre pensées et événements, mots et choses, est à l'origine du problème. La pensée consciente est allée de l'avant et a créé son monde propre, et lorsque cela mène à un conflit avec le monde réel, nous avons le sentiment d'une profonde discorde entre "je", le penseur conscient, et la nature. Cette évolution partiale de l'homme n'est pas particulière aux intellectuels ou aux gens "cérébraux", simples exemples outranciers d'une tendance qui a

affecté notre entière civilisation.

Nous avons oublié que pensées et mots sont des conventions, et qu'il est funeste de prendre des conventions trop au sérieux. Une convention est une commodité sociale comme, par exemple, l'argent. L'argent débarrasse des inconvénients du troc. Mais il est absurde de prendre l'argent trop au sérieux, de le confondre avec la richesse réelle, parce que vous ne tirerez aucun bien de le manger ou porter en vêtement. L'argent est plus ou moins statique, car l'or, l'argent, un gros billet ou un solde bancaire peuvent "ne pas changer" pendant longtemps. Mais la richesse réelle, telle que la nourriture, est périssable. Ainsi, une communauté peut posséder tout l'or du monde, mais si elle ne cultive pas ses récoltes, elle aura faim.

Un peu de la même manière, pensées, idées et mots sont des "pièces de monnaie" pour les choses réelles. Elles ne sont pas ces choses, et quoiqu'elles les représentent, il y a bien des aspects pour lesquels elles ne correspondent pas du tout. Il en va avec l'argent et la richesse comme avec les pensées et les choses : les idées et les mots sont plus ou moins fixés, alors que les choses réelles changent.

Il est plus facile de dire "je" que de désigner son propre corps, et de dire "veux" plutôt que d'essayer d'indiquer un vague sentiment dans la bouche et l'estomac. Il est plus commode de dire "eau" que d'amener son ami à un puits et faire les mouvements appropriés. Il est aussi commode de se mettre d'accord pour utiliser les mêmes mots pour les mêmes choses, et de garder ces mots inchangés, même si les choses que nous désignons sont en constant déplacement.

Au commencement, le pouvoir des mots a dû sembler magique, et en fait, les miracles que la pensée littérale a façonnés ont

justifié cette impression. Quelle merveille cela doit avoir été de se débarrasser des inconvénients du langage des signes et d'appeler un ami simplement par un court son, son nom ! Ce n'est pas étonnant que les noms aient été considérés comme de mystérieuses manifestations d'un pouvoir surnaturel, et que les hommes aient identifié leurs noms avec leurs âmes, ou les aient utilisés pour invoquer des forces spirituelles. En fait, le pouvoir des mots a imprégné l'esprit humain de plusieurs manières. Définir en est venu à signifier presque la même chose que comprendre. Encore plus important, les mots ont permis à l'homme de se définir lui-même, de qualifier une certaine partie de son expérience : "moi".

Voilà peut-être la signification de l'ancienne croyance selon laquelle le nom est l'âme. Car définir, c'est isoler, séparer un complexe de formes du fleuve de la vie et dire : "C'est moi." Quand l'homme peut se nommer et se définir, il sent qu'il a une identité. Il commence ainsi à se sentir, comme le mot, séparé et statique, en vis-à-vis de la réalité fluide de la nature.

Le fait de sentir séparé, le sentiment qu'il y a un conflit entre l'homme d'un côté et la nature de l'autre, naît ainsi. Le langage et la pensée se mettent aux prises avec ce conflit, et la magie capable d'invoquer un homme en le nommant est appliquée à l'univers, dont les pouvoirs sont nommés, personnalisés et invoqués dans la mythologie et la religion. Les processus naturels sont rendus intelligibles, parce que tous les processus réguliers, tels que la rotation des étoiles ou des saisons, peuvent être accolés à des mots et attribués à l'activité de dieux ou de Dieu, le Mot éternel. Plus tard, la science suivit le même processus, étudiant toutes les régularités de l'univers pour les nommer et les classifier, rendant en quelque sorte l'utilisation des mots encore

plus miraculeuse.

Mais parce que l'utilité et la nature des mots et des pensées est d'être fixés, définis et isolés, il est extrêmement difficile de décrire la caractéristique la plus importante de la vie, son mouvement et sa fluidité. Juste comme l'argent ne rend pas compte des caractères périssable et comestible de la nourriture, les mots et les pensées ne représentent pas la vitalité de l'existence. Le rapport entre la pensée et le mouvement est quelque chose comme la différence entre un homme réel qui court et une projection de film montrant sa course en une succession de "photos".

L'intérêt de la convention de recourir à des photographies chaque fois que l'on veut décrire ou réfléchir à un corps en mouvement, comme un train, est d'énoncer qu'il se trouve à tel ou tel moment en tel ou tel endroit. Mais ce n'est pas entièrement vrai. Vous pouvez dire qu'un train est à un endroit particulier "maintenant !" mais ça vous a pris quelques instants de dire "maintenant !" et pendant ce temps, même court, le train était toujours en mouvement. Vous pouvez dire qu'en réalité le train en mouvement est (c'est-à-dire : s'arrête) en un endroit particulier à un instant particulier si tous les deux sont infiniment petits. Mais des endroits infiniment petits et des instants figés sont toujours imaginaires, issus de théories mathématiques davantage que du monde concret.

Il est bien plus commode pour le calcul scientifique de concevoir un mouvement comme une succession de très petits à-coups ou de photographies. Mais la confusion survient quand le monde décrit et mesuré à l'aide de telles conventions est identifié au monde de l'expérience. Une succession de photographies ne peut pas, à moins d'être rapidement animée devant les yeux,

transmettre la beauté et la vitalité essentielles du mouvement. La définition, la description exclut donc le plus important.

Ces conventions sont utiles pour le calcul, le langage et la logique; mais leur absurdité se révèle quand nous pensons que le genre de langage que nous employons ou le type de logique avec laquelle nous raisonnons peuvent réellement définir ou expliquer le monde "physique". Une partie de la frustration de l'homme vient du fait qu'il a été habitué à attendre du langage et de la pensée des explications que ces derniers ne peuvent donner. Vouloir que la vie soit "intelligible" de cette façon revient à vouloir qu'elle soit autre chose que la vie. C'est préférer une projection de film à un réel homme qui court. Ressentir que la vie n'a pas de sens à moins que "je" puisse s'avérer inaltérable est comme d'être tombé amoureux désespérément.

Les mots et les mesures ne donnent pas la vie ; ils la symbolisent simplement. Ainsi, toute "explication" de l'univers transcrite en langage est fermée sur elle-même, et laisse les choses les plus essentielles inexpliquées et indéfinies. Le dictionnaire lui-même tourne en rond. Il définit des mots en fonction d'autres mots. Le dictionnaire se rapproche un peu de la vie lorsque, au fil de certains mots, il vous donne une image. Mais rappelons que toute image de dictionnaire est attachée à des noms plutôt qu'à des verbes. Une illustration du verbe "courir" aurait été une suite de photographies semblable à une bande dessinée, car les mots et les images statiques ne peuvent ni définir, ni expliquer un mouvement.

Même les noms sont des conventions. Vous ne définissez pas ce "quelque chose" de réel et vivant en l'associant au son homme. Lorsque nous disons "ceci (montrant du doigt) est un homme", la chose que nous montrons n'est pas homme. Pour être plus clair,

nous aurions dû dire : "Ceci est symbolisé par le mot "homme"." Et puis, qu'est-ce que ceci ? Nous ne le savons pas. Tout cela pour dire que nous ne pouvons le définir par aucun moyen fixé, bien que dans un autre sens, nous le connaissions en tant qu'expérience immédiate, un processus d'écoulement sans commencement ni fin définissables. C'est juste une convention qui me persuade que je suis simplement ce corps, limité dans l'espace par une peau et dans le temps par la naissance et la mort.

Où commencé-je et finissé-je dans l'espace ? J'ai des rapports avec le soleil et l'air, lesquels sont des parties de mon existence tout aussi vitales que mon coeur. Le mouvement dont je suis un échantillon ou une sinuosité débuta d'incalculables siècles avant l'événement (conventionnellement isolé) appelé naissance, et continuera longtemps après l'événement appelé mort. Seuls les mots et les conventions peuvent nous isoler de ce quelque chose entièrement indéfinissable qui est tout.

Or, ces mots sont utiles tant que nous les traitons en tant que conventions et que nous nous en servons comme les lignes imaginaires de la latitude et de la longitude qui sont dessinées sur les cartes, mais qui, en réalité, n'existent pas sur la surface de la terre. Seulement, nous sommes tous en pratique ensorcelés par les mots. Nous les confondons avec le monde réel, et essayons de vivre dans le monde réel comme si c'était le monde des mots. En conséquence, nous sommes consternés et ahuris quand ils ne s'adaptent pas. Plus nous essayons de vivre dans le monde des mots, plus nous nous sentons isolés et seuls, plus toute l'allégresse et la vitalité des choses sont troquées contre davantage de certitude et de sécurité. D'un autre côté, plus nous sommes obligés d'admettre que nous vivons positivement dans le monde réel, plus nous nous sentons ignorants, incertains et précaires en

tout.

Mais il ne peut y avoir de santé d'esprit sans reconnaissance de la différence entre ces deux monde. La portée et les desseins de la science sont lamentablement incompris quand l'univers qu'elle décrit est confondu avec l'univers dans lequel vit l'homme. La science discourt sur un symbole de l'univers réel, et ce symbole a la même utilité que l'argent. C'est un gagne-temps commode pour des aménagements pratiques. Mais lorsque l'argent et la richesse ou la réalité et la science sont confondues, le symbole devient un fardeau.

Pareillement, l'univers décrit par la religion formaliste et dogmatique n'est rien de plus qu'un symbole du monde réel, dans la mesure où il est lui-même construit à partir de distinctions littérales et conventionnelles. Séparer "cette personne" du reste de l'univers, c'est faire une séparation conventionnelle. Vouloir que "cette personne" soit éternelle, c'est vouloir que les mots soient la réalité, et c'est affirmer qu'une convention dure l'éternité. Nous poursuivons l'éternité de quelque chose qui n'a jamais existé. La science a "détruit" le symbole religieux du monde, parce que quand les symboles sont confondus avec la réalité, différentes manières de symboliser la réalité semblent contradictoires.

La manière scientifique de symboliser le monde est mieux appropriée à la poursuite des buts utilitaires que la manière religieuse, mais elle ne recèle pas pour autant davantage de vérité. Est-il plus vrai de classifier les lapins selon leur nourriture ou selon leur fourrure ? Ça dépend de ce que vous voulez faire d'eux. La querelle entre la science et la religion n'a pas montré que la religion est fausse et que la science est vraie. Elle a montré que tous les systèmes de définition se rapportent à des desseins variables, et qu'aucun d'entre eux ne saisit positivement la réalité.

Et parce que la religion a été dévoyée comme un moyen d'effectivement saisir et de posséder le mystère de la vie, il était indispensable de la ramener à des proportions plus justes.

Mais dans ce processus de symbolisation de l'univers, de telle ou telle manière et dans tel ou tel but, nous semblons avoir perdu la vraie joie et la signification réelle de la vie elle-même. Toutes les définitions variables de l'univers ont eu des motivations inavouées, intéressant l'avenir plutôt que le présent. La religion veut garantir le futur au-delà de la mort, et la science veut le garantir jusqu'à la mort et ajourner la mort. Mais demain et les prévisions se rapportant à demain peuvent n'avoir aucune signification si vous n'êtes pas en contact intime avec la réalité du présent, puisque c'est dans le présent et seulement dans le présent que vous vivez. Il n'y a pas d'autre réalité que la réalité présente, de sorte que même si on était destiné à vivre pour des siècles sans fin, vivre pour l'avenir serait rater le coche éternellement.

Mais c'est justement cette réalité du présent, ce maintenant vital et mouvant qui se soustrait à toutes les définitions et descriptions. Là est le mystérieux monde réel, que les mots et les idées ne peuvent jamais épingler. Vivant toujours pour l'avenir, nous perdons contact avec cette source et ce centre de la vie et, en conséquence, toute la magie de nommer et de penser se mue en une sorte de débâcle provisoire.

Les miracles de la technologie nous font vivre dans un monde fiévreux, mécanique, qui fait violence à la biologie humaine et ne nous permet rien d'autre que de poursuivre l'avenir de plus en plus vite. La pensée réfléchie se trouve incapable de contrôler le réveil de la bête en l'homme, une bête plus "bestiale" que n'importe quelle créature des pays sauvages, exaspérée et rendue folle par

la poursuite d'illusions. Sa spécialisation dans le verbiage, la classification et la pensée mécanisée ont rejeté l'homme loin des merveilleux pouvoirs de "l'instinct" qui gouverne son corps. En outre, elle l'a fait se sentir complètement séparé de l'univers et de son "moi" propre. Lorsque de cette façon, toute philosophie se dissout dans le relativisme et échoue à trouver un sens immuable à l'univers, le "je" isolé se sent misérablement précaire et paniqué, et trouve le monde réel en contradiction absolue avec tout son être.

Bien sûr, il n'y a rien de nouveau dans cette situation fâcheuse, à savoir que ni les idées ni les mots ne peuvent sonder le mystère ultime de la vie, et que la Réalité ou, si vous voulez, Dieu ne peut pas être englobé par l'esprit fini. La seule nouveauté étant que la situation fâcheuse est maintenant sociale plutôt qu'individuelle; elle est largement partagée et non plus confinée à quelques-uns. Presque toutes les traditions spirituelles reconnaissent qu'un problème se pose lorsque l'homme doit abandonner son sentiment distinct de "je ", et il doit assumer le fait qu'il ne peut pas connaître, c'est-à-dire définir, l'ultime.

Ces traditions reconnaissent aussi qu'au-delà de cette question, réside une "vision de Dieu" qui ne peut s'exprimer en mots, et qui est certainement très différente de l'image d'un gentleman rayonnant sur un trône d'or, ou d'un prosaïque éclair de lumière aveuglante. Elles indiquent également que cette vision est une restauration de quelque chose que nous avions autrefois et "perdîmes" parce que nous ne l'appréciions pas ou ne pouvions pas l'apprécier. Cette vision est la conscience sans nuage de cet indéfinissable "quelque chose" que nous appelons la vie, la réalité présente, le grand fleuve, le maintenant éternel, une conscience sans l'intuition de sa séparation.

À l'instant où je nomme ce quelque chose, il n'est plus Dieu ; il est homme, arbre, vert, noir, rouge, doux, dur, long, court, atome, univers. On s'accorderait volontiers avec tout théologien qui déplore le panthéisme, en ce sens que tous ces citoyens du monde du verbiage et des conventions, ces diverses "choses" conçues comme des entités fixes et distinctes, ne sont pas Dieu. Si vous me demandez de vous montrer Dieu, je vais désigner le soleil ou un arbre, ou un ver.

Mais si vous dites : "Vous voulez donc dire que Dieu est le soleil, l'arbre, le ver et toutes les autres choses ?", je devrai répondre que vous êtes totalement passé à côté du problème.

Chapitre IV : La sagesse du corps.

Qu'est-ce que l'expérience ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que le mouvement ? À de telles interrogations, nous devons donner la réponse de saint Augustin à la question : "Qu'est-ce que le temps ?" - " Je le sais, mais lorsque vous me le demandez je ne le sais pas." Expérience, vie, mouvement et réalité sont autant de sons utilisés pour symboliser la somme des sensations, pensées, sentiments et désirs. Et si vous demandez : "Que sont les sensations, etc. ?", je ne peux que répondre : "Ne soyez pas sot. Vous savez très bien ce qu'elles sont. Nous ne pouvons indéfiniment continuer à définir des choses sans tourner en rond. Définir, c'est fixer; or, la vie réelle n'est pas figée."

À la fin du précédent chapitre, nous avons proposé de représenter cet ultime qui ne peut être ni défini ni fixé par le mot "Dieu". Si cela est vrai, nous connaissons Dieu tout le temps, mais lorsque nous commençons à y penser, nous ne le connaissons pas. Car lorsque nous commençons à penser à l'expérience, nous essayons de la fixer sous des formes et des idées rigides. C'est le vieux problème de vouloir attacher de l'eau en paquets ou d'enfermer le vent dans une boîte.

Cependant, il a toujours été enseigné en religion que "Dieu" est quelque chose dont on peut attendre sagesse et conseil. Nous sommes habitués à l'idée que la sagesse, c'est-à-dire la connaissance, le bon conseil et le savoir, puisse être exprimée par des énoncés littéraux, sous forme d'instructions précises. Si cela est vrai, il est difficile de d'imaginer comment retirer une

quelconque sagesse de quelque chose d'impossible à définir.

Mais le genre de sagesse qui peut être produite sous la forme d'instructions précises équivaut en fait à peu de chose, et l'essentiel de la sagesse dont nous faisons preuve dans la vie quotidienne ne nous est jamais venue sous forme d'instructions littérales. Ce ne fut pas au travers d'exposés que nous avons appris comment respirer, avaler, voir, faire circuler le sang, digérer la nourriture ou combattre les maladies. Toutes ces choses s'accomplissent pourtant au moyen de procédés merveilleusement complexes, qu'aucun savoir livresque ni habileté technique ne peut reproduire. C'est la sagesse réelle, mais notre cerveau a peu à voir avec elle. C'est le genre de sagesse dont nous avons besoin pour résoudre les problèmes réels, pratiques, de la vie humaine. Elle a déjà fait des merveilles pour nous et il n'y a pas de raison qu'elle n'en fasse pas beaucoup d'autres.

Sans aucun appareillage technique ni calculs prévisionnels, les pigeons voyageurs peuvent revenir à leurs colombiers de très loin, les oiseaux migrateurs peuvent retrouver les mêmes endroits année après année, et les plantes peuvent "inventer" de merveilleux dispositifs pour disperser leurs semences dans le vent. Ils ne font évidemment pas ces choses "à dessein", ce qui veut seulement dire qu'ils ne les planifient ni ne les élaborent. S'ils pouvaient parler, ils ne pourraient pas davantage expliquer comment ils accomplissent tout cela que l'homme moyen ne peut expliquer comment bat son coeur.

Les "instruments" qui réalisent ces exploits sont, en fait, des organes et fonctions du corps, ils font partie d'un mystérieux système de mouvements que nous ne comprenons pas réellement ni ne pouvons vraiment définir. Toutefois, les êtres humains ont globalement cessé de développer les mécanismes du corps. Nous

recourons de plus en plus à des accessoires externes, et tentons de résoudre nos problèmes par la pensée consciente plutôt que le "savoir-faire" inconscient. C'est beaucoup moins à notre avantage que nous aimons le penser.

Il y a par exemple des femmes "primitives" qui peuvent accoucher en travaillant dans les champs, et après avoir accompli les quelques gestes nécessaires pour s'assurer que le bébé soit en bonne santé, au chaud et à son aise, reprendre leur travail comme auparavant. Par contre, la femme civilisée doit être transportée dans un hôpital compliqué, où, environnée de médecins, d'infirmières et d'innombrables accessoires, elle met la pauvre petite chose au monde de force, au milieu de longues contorsions et d'atroces douleurs. Il est vrai que le conditionnement antiseptique prévient la mort de nombreux bébés et mères, mais pourquoi ne pourrions-nous bénéficier du conditionnement antiseptique et de la façon de naître naturelle et facile ?

La réponse à cela, ainsi qu'à maintes questions similaires, est qu'on nous a appris à négliger, dédaigner et faire violence à notre corps, et à mettre toute notre foi en notre cervelle. En fait, la maladie particulière de l'homme civilisé pourrait être décrite comme un blocage ou une cassure entre son cerveau (précisément le cortex) et le reste de son corps. Cela correspond à la cassure entre "je" et "moi", homme et nature, et au désarroi de Ouroboros, le serpent aveuglé, qui ne sait pas que sa queue est liée à sa tête. Heureusement, au moins deux scientifiques ont attiré l'attention sur cette cassure : Lancelot Law Whyte et Trigant Burrow[3]. Whyte appelle cette maladie la "dissociation de l'Européen", non parce qu'elle serait spécifique à la civilisation euro-américaine, mais parce qu'elle en est particulièrement caractéristique.

Whyte et Burrow ont tous deux donné une description clinique ou diagnostique de cette cassure, dont les détails ne nous retiendront pas ici. Ils expliquent simplement en langage "médical" que nous avons permis à la pensée du cerveau de prendre en charge et de dominer nos vies en dehors de tout rapport avec la "sagesse instinctive", que nous avons laissée s'atrophier. Par conséquent, une guerre se déroule à l'intérieur de nous, le cerveau désirant des choses que le corps ne veut pas et le corps désirant des choses que le cerveau ne permet pas ; le cerveau donnant des consignes que le corps ne veut pas suivre et le corps donnant des impulsions que le cerveau ne peut pas comprendre.

D'une manière ou d'une autre, l'homme civilisé est d'accord avec saint François lorsqu'il conçoit le corps comme Frère Âne. Mais même des théologiens ont reconnu que la source du mal et de la bêtise ne gît pas dans l'ensemble de l'organisme physique mais dans le cerveau détaché, dissocié, qu'ils nomment la "volonté".

Lorsque nous comparons le désir humain à celui de l'animal, nous découvrons de nombreuses différences extraordinaires. L'animal tend à manger avec son estomac, et l'homme avec son cerveau. Lorsque l'estomac de l'animal est plein, il cesse de manger, mais l'homme ne sait jamais quand arrêter. Lorsqu'il a autant mangé que sa panse le lui permet, il se sent encore vide, il sent encore une incitation à obtenir des satisfactions supplémentaires. Cela est largement dû à l'inquiétude, au fait de savoir qu'un approvisionnement constant en nourriture n'est pas certain. Donc, mange autant que tu le peux pendant que tu le peux. C'est également dû au fait de savoir que, dans ce monde si peu sûr, le plaisir est précaire. Le plaisir immédiat de manger doit donc être exploité au maximum, même si cela va à l'encontre de la digestion.

Le désir humain tend à être insatiable. Nous sommes si soucieux du plaisir que nous ne pouvons jamais en obtenir assez. Nous stimulons nos organes sensoriels jusqu'à ce qu'ils deviennent insensibles, aussi doivent-ils recevoir des stimulations sans cesse plus fortes pour que le plaisir continue. Pour se défendre, le corps tombe malade sous l'effort, mais le cerveau veut continuer et continuer. Le cerveau est à la poursuite du bonheur, et parce qu'il s'intéresse beaucoup plus à l'avenir qu'au présent, il conçoit le bonheur sous la forme d'un avenir de plaisirs indéfiniment prolongé. Néanmoins, le cerveau sait aussi qu'il n'a pas devant lui un avenir indéfiniment prolongé, aussi pour être heureux doit-il essayer de concentrer tous les plaisirs du Paradis et de l'éternité en l'espace de quelques années.

Voilà pourquoi la civilisation moderne constitue, à presque tous égards, un cercle vicieux. Elle est insatiablement affamée, parce que son mode de vie la condamne à une frustration perpétuelle. Comme nous l'avons vu, la racine de cette frustration est que nous vivons pour l'avenir alors que l'avenir est une abstraction, une déduction rationnelle de l'expérience qui n'existe que pour le cerveau. La "conscience primaire", l'entendement fondamental qui connaît la réalité plutôt que les idées sur la réalité, ne connaît pas l'avenir. Elle vit complètement dans le présent et ne perçoit rien de plus que ce qui est à cet instant. Le cerveau ingénieux se concentre toutefois sur la partie de l'expérience présente appelée mémoire et, par l'étude de celle-ci, s'avère capable de faire des prévisions. Ces prévisions sont relativement si précises et crédibles (par exemple : "chacun doit mourir") que l'avenir revêt un fort degré de réalité, si fort que le présent perd sa valeur.

Mais le futur n'est jamais là, et ne peut pas devenir une

partie de l'expérience réelle avant d'être le présent. Puisque ce que nous savons du futur est constitué d'éléments purement abstraits et logiques, inductions, estimations, déductions, il ne peut pas être mangé, senti, reniflé, vu, entendu ou autrement goûté. Le poursuivre revient à poursuivre un fantôme constamment en fuite, et plus vite vous le pourchassez, plus vite il s'enfuit. C'est pourquoi toutes les affaires de la civilisation vont trop vite, pourquoi à peu près personne n'est content de ce qu'il a et que chacun cherche continuellement à obtenir davantage. Dès lors, le bonheur ne consiste pas en réalités solides et substantielles mais en choses aussi abstraites et superficielles que des promesses, des espoirs et des assurances.

Ainsi l'économie "intelligente" conçue pour produire ce bonheur est un fantastique cercle vicieux, qui doit soit fabriquer sans cesse plus de plaisirs, soit s'effondrer, en provoquant une stimulation constante des oreilles, des yeux et des terminaisons nerveuses par d'incessants fleuves de bruit et de distractions visuelles presque impossibles à éviter. Le parfait "sujet" pour cette économie est la personne qui agace continuellement ses oreilles avec la radio, de préférence en utilisant une variété portable qui peut l'accompagner à toute heure et en tout lieu. Ses yeux zigzaguent sans repos de l'écran de télévision aux journaux et aux magasines, qui le maintiennent sans relâche dans un genre d'orgasme grâce aux apparitions taquines d'automobiles rutilantes, de corps féminins lustrés et autres supports voluptueux, entremêlés de restaurateurs de sensibilité, traitements de choc, tels que des exécutions de criminels "d'intérêt général", des corps mutilés, des avions écrasés, des combats primés et des immeubles en flammes. Les écrits ou discours qui accompagnent tout cela sont pareillement fabriqués pour asticoter sans satisfaire, pour

remplacer toute satisfaction partielle par un nouveau désir.

Car ce flot de stimulations est destiné à engendrer des appétits toujours plus insatiables, toujours plus forts et plus rapides, des appétits qui nous poussent à accomplir des travaux sans aucun intérêt en dehors de l'argent qu'ils procurent, afin d'acheter davantage de radios prodigues, d'automobiles encore plus rutilantes, de magazines encore plus vernis et de meilleures émissions de télévision, tout ce qui conspire d'une façon ou d'une autre à nous persuader que le bonheur serait juste au coin de la rue si nous en achetions davantage.

En dépit de cet immense remue-ménage et de notre tension nerveuse, nous avons la conviction que dormir est une perte de temps précieux et continuons à poursuivre ces chimères jusque tard dans la nuit. Les animaux consacrent beaucoup de leur temps à somnoler et fainéanter plaisamment, mais parce que la vie est courte, les êtres humains doivent se gaver au fil des années de la plus grande somme possible de conscience, de vigilance et d'insomnie chronique, de manière à s'assurer de ne pas rater la moindre fraction d'effrayant plaisir.

Les gens qui se soumettent à cela ne sont pas immoraux. Et ceux qui fournissent cela ne sont pas des exploiteurs pervers; la plupart d'entre eux sont dans le même état d'esprit que les exploités, si ce n'est qu'ils montent un cheval plus cher dans ce sorry-go-round[4]. Le vrai problème est qu'ils sont tous totalement frustrés, car essayer de contenter le cerveau est comme essayer de boire par les oreilles. Ainsi, sont-ils de plus en plus incapables de plaisir réel et insensibles aux joies les plus intenses et subtiles de l'existence, qui sont en fait extrêmement banales et simples.

Le caractère vague, nébuleux et insatiable du désir cérébral

lui rend particulièrement difficile de redescendre sur terre, d'être matériel et réel. En règle générale, l'homme civilisé ne sait pas ce qu'il veut. Il désire le succès, la renommée, un mariage heureux, s'amuser, aider d'autres gens ou être une "personne véritable". Mais ces désirs ne sont pas des besoins réels, parce que ce ne sont pas des choses effectives. Elles sont des produits dérivés, les saveurs et atmosphères des choses réelles, des ombres, qui n'ont aucune existence propre. L'argent, en tant que simple symbole de la richesse réelle, représente parfaitement tous ces désirs-là; et d'en faire son but dans l'existence est le plus banal exemple de confusion dans la manière d'appréhender la réalité.

Affirmer que la civilisation moderne est matérialiste, si un matérialiste est quelqu'un qui aime la matière, est donc loin d'être juste. Le moderne cérébral n'aime pas la matière mais les mesures, il n'aime pas les solides mais leurs apparences. Il boit pour la teneur en alcool ("l'esprit") et non pour "le corps" et le goût du liquide. Il travaille à présenter une "image" impressionnante plutôt qu'à se ménager un espace de vie. Il tend ainsi à construire des structures qui, de l'extérieur, ressemblent à des manoirs seigneuriaux mais qui intérieurement sont des garennes. Les unités de vie individuelles de ces garennes sont conçues moins pour vivre que pour créer une impression. L'espace principal est consacré à un " salon " aux dimensions dignes d'une vaste maison, pendant que des espaces aussi essentiels à la vie (et non simples "divertissements") tels que la cuisine sont réduits à de petits cabinets, où l'on peut à peine bouger, encore moins cuisiner. Par conséquent, ces misérables petites cuisines fournissent une chère davantage composée de cocktails gazeux et "d'apéritifs" que de repas honnêtes. Parce que nous voulons tous être "ladies et

gentlemen" et avoir l'air de disposer de serviteurs, nous ne nous salissons pas les mains à faire mûrir et cuisiner de la nourriture réelle. À la place, nous achetons des produits conçus pour la "façade" et l'apparence plutôt que pour leur contenu, fruits énormes et sans goût, pain qui est à peine plus qu'une écume légère, vin frelaté aux produits chimiques, légumes trafiqués rendus impressionnants par les préparations arides de tubes à essais.

D'aucuns pourraient penser que le plus pur exemple de la bestialité et de l'animalité de l'homme civilisé est sa passion du sexe, mais il n'y a en fait presque rien de bestial ou d'animal là-dedans. Les animaux ont des rapports sexuels quand ils y sont disposés, lesquels suivent habituellement une certaine régularité. Entre-temps, cela ne les intéresse pas. Mais de tous les plaisirs, le sexe est celui que l'homme civilisé poursuit avec le plus d'anxiété. Que la nécessité en soit intellectuelle plutôt que corporelle est montrée par la banale impuissance du mâle lorsqu'il en arrive à l'acte, son cerveau voulant ce que ses gènes à cet instant ne désirent pas. Cela le trouble de façon désespérante, parce qu'il ne peut simplement pas ne pas vouloir de la grande délicatesse du sexe lorsqu'elle est disponible. Il l'a ardemment convoitée pendant des heures et des jours, mais lorsque la réalité s'en présente, son corps ne veut pas coopérer.

Comme quand il mange ses "yeux sont plus gros que son ventre", de même en amour juge-t-il les femmes en fonction de critères largement visuels et cérébraux plutôt que sexuels et viscéraux. Il est attiré vers sa partenaire par le vernis de surface, par l'enveloppe de la peau davantage que par le corps réel. Il veut quelque chose doté d'un squelette semblable à celui d'un garçon mais qui porte les courbes extérieures et les douces ondulations

de la féminité, non une femme mais un rêve de caoutchouc gonflable. Cependant, la fonction du sexe demeure elle-même tellement dans le domaine de la "sagesse instinctive" qu'il y a peu à faire pour augmenter ce plaisir déjà intense, le rendre plus rapide, plus imaginatif et plus fréquent. Les seuls moyens de l'exploiter sont dans l'imagination du cerveau, en l'entourant de coquetterie et de la suggestion de délices à venir non précisés, comme si une étreinte plus extatique pouvait toujours être préparée par des modifications superficielles.

Un exemple particulièrement significatif du conflit entre le cerveau et le corps, les mesures et la matière, est l'esclavage total de l'homme urbain envers les montres. Une montre est un expédient commode pour arranger une rencontre avec un ami ou pour aider des gens à faire des choses ensemble, bien que les choses de ce genre se produisaient déjà bien avant que les montres ne soient inventées. Les montres ne devraient pas être mises en miettes ; elles devraient simplement être gardées à leur place. Ce qui est loin d'être le cas quand nous essayons d'adapter nos rythmes biologiques du manger, du sommeil, des déjections, du travail et du repos à leur rotation circulaire uniforme. Notre esclavage envers ces maîtres mécaniques et routiniers a été si loin, et notre entière culture s'en est tellement imprégnée, que nous en libérer paraît impossible ; sans elles la civilisation s'effondrerait entièrement. Une culture moins cérébrale apprendrait à synchroniser ses rythmes corporels plutôt que ses montres.

La capacité du cerveau à prévoir l'avenir a beaucoup à voir avec la peur de la mort. On connaît bien des gens qui auraient dit avec Stevenson :

Sous ce vaste ciel étoile
Creuse-moi une tombe et laisse-moi me coucher ;

Heureux j'ai vécu et meurs volontiers,
Je me suis étendu de mon plein gré.

Car lorsque le corps est usé et le cerveau fatigué, l'organisme entier souhaite la bienvenue à la mort. Mais il est difficile de comprendre comment la mort peut être bienvenue quand vous êtes jeune et fort, alors que vous en êtes à la considérer comme un événement effrayant et terrible. Car le cerveau, dans son mode immatériel, regarde le futur et le conçoit en tant que bien à venir, et à venir pour l'éternité, sans réaliser que son propre matériau trouverait finalement le processus insupportablement fatigant. Ne prenant pas cela en compte, le cerveau échoue à voir que, étant lui-même matériel et sujet à l'altération, ses désirs changeront et un temps viendra où la mort lui paraîtra bonne. Par un beau matin, après une bonne nuit de repos, vous ne voulez pas aller dormir. Mais après une dure journée de labeur, la sensation de descente dans l'inconscience est extraordinairement plaisante.

Malheureusement, peu d'entre nous meurent paisiblement. Nous mourons dans des accidents et des maladies douloureuses, et c'est vraiment tragique lorsqu'une personne dont "l'esprit" est encore jeune et alerte lutte pour rien avec un corps mourant. Je suis sûr cependant que le corps meurt parce qu'il le veut. Il estime hors de sa portée de résister à la maladie ou de se remettre de la blessure, et se meurt donc, épuisé par la lutte. Si la conscience était plus sensible aux émotions et aux impulsions de l'ensemble de l'organisme, elle partagerait ce désir, et d'ailleurs le partage parfois. Nous nous en rapprochons quand, sérieusement malades, nous souhaitons mourir sans délais; bien que nous survivions parfois, soit parce qu'un traitement médical revigore le corps, soit parce qu'il y a encore des forces inconscientes dans l'organisme

qui sont capables de guérir.

Nous sommes habitués à concevoir l'homme en tant que dualité de l'esprit et du corps, et à considérer le premier comme "sensible" et le second comme un "bête" animal, aussi notre culture est-elle un affront à la sagesse de la nature et une façon désastreuse d'exploiter l'organisme humain dans son ensemble. Nous sommes perpétuellement frustrés parce que la pensée abstraite et littérale du cerveau donne la fausse impression d'être capable de se délier de toute limitation définie. Elle oublie que toute infinité est un concept abstrait et non une réalité, et nous persuade qu'atteindre ce mirage est un but réel dans l'existence.

Le symbole extériorisé de cette façon de penser est la machine, objet presque entièrement rationnel et inorganique qui nous donne le sentiment de pouvoir approcher l'infini. Car la machine peut supporter les tensions bien mieux que le corps, et des rythmes monotones que l'être humain ne pourrait jamais suivre. Elle est aussi utile qu'outil et serviteur réunis. Nous adorons sa rationalité, son efficacité et son pouvoir d'abolir les limites du temps et de l'espace, et lui permettons de réguler nos vies. Ainsi, les habitants d'une ville moderne au travail sont des gens qui vivent à l'intérieur d'une machine pour s'agiter dans ses rouages. Ils passent leurs jours en activités qui se réduisent largement à compter et mesurer, vivant dans un monde d'abstraction rationalisée qui a peu de rapport ou de concordance avec nos grands rythmes et processus biologiques.

De façon pratique, ce genre d'activités mentales peuvent êtres accomplies beaucoup plus efficacement par des machines que par les hommes, à tel point que dans un futur pas si éloigné, le cerveau humain pourrait être un mécanisme dépassé pour le calcul logique. L'ordinateur humain est déjà largement supplanté par des

ordinateurs mécaniques et électriques bien plus rapides et efficaces. Dès lors, si les principaux avoirs et valeurs de l'homme sont son cerveau et sa capacité à calculer, il deviendra une denrée invendable dans une ère où les opérations mécaniques de raisonnement pourront être menées plus efficacement par des machines[5].

L'homme utilise déjà d'innombrables accessoires pour remplacer le travail fait par les organes corporels chez les animaux, et il serait certainement d'accord, suivant cette tendance, pour extérioriser les fonctions de raisonnement du cerveau, et remettre ainsi la régulation de la vie à des monstres électromagnétiques. Autrement dit, les buts et profits de la rationalité ne sont pas ceux de l'homme en tant qu'organisme entier. Si nous continuons de vivre pour le futur et à faire de la prévision et du calcul le travail principal du cerveau, l'homme deviendra par la suite un accessoire parasitaire à une masse de rouages d'horlogerie.

Cela est en fait le point de vue selon lequel cette "rationalisation" de la vie n'est pas rationnelle. Le cerveau est suffisamment intelligent pour voir le cercle vicieux dans lequel il s'est lui-même enfermé. Mais il n'y peut rien. Bien que vous constatiez qu'il est déraisonnable de se lamenter ; au contraire, vous vous lamentez d'autant plus que c'est absurde. Il est déraisonnable de faire une guerre moderne, dans laquelle tout le monde perd. Aucun camp ne veut en réalité de guerre, et cependant, parce que nous vivons dans un cercle vicieux, nous commençons la guerre pour empêcher l'autre camp de la commencer le premier. Nous nous armons en sachant que, si nous ne le faisons pas, l'autre camp le fera, ce qui est totalement vrai, parce que si nous ne nous armons pas, l'autre camp le fera pour

pousser son avantage sans combattre réellement.

À partir de ce point de vue rationnel, nous nous trouvons face au dilemme de saint Paul : "La volonté existe en moi ; mais je ne trouve pas comment exécuter ce qui est bon. Car le bien que je voudrais, je ne le fais pas." Mais ce n'est pas, comme saint Paul le supposait, parce que la volonté ou "l'esprit" est raisonnable et la chair perverse. C'est parce que "une maison divisée contre elle-même ne peut tenir". L'organisme entier est pervers parce que le cerveau est coupé du ventre et la tête n'a pas conscience d'être liée à la queue.

Il y a peu de raisons de penser qu'il puisse y avoir dans un futur proche un quelconque recouvrement de bon sens social. Il semblerait que le cercle vicieux dusse devenir encore plus intolérable, plus banalement et désespérément circulaire avant qu'aucun effectif important d'êtres humains ouvre les yeux sur le tour tragique qu'ils se jouent à eux-mêmes. Mais pour ceux qui voient clairement que c'est un cercle vicieux et pourquoi c'en est un, il n'y a pas d'autre alternative que d'arrêter de tourner en rond. Car aussitôt que vous voyez le cercle dans son entier, l'illusion selon laquelle la tête est séparée de la queue disparaît.

Alors, quand l'expérience cesse ses oscillations et torsions, elle peut redevenir sensible à la sagesse du corps, aux profondeurs cachées de sa propre substance.

Bien que je parle de la sagesse du corps et de la nécessité de reconnaître que nous sommes de matière, cela n'est pas à prendre pour une philosophie du "matérialisme" dans le sens admis. Je ne prétends pas que la réalité ultime est la matière. Matière est un mot, un son, qui se réfère aux formes et modèles pris par un processus. Nous ne savons pas ce qu'est ce processus, parce que ce n'est pas un "ce que", c'est-à-dire une chose définissable par

quelque concept ou mesure. Si nous voulons conserver l'ancien langage, qui utilise toujours des termes tels que "spirituel" et "matériel", le spirituel signifiera "l'indéfinissable", celui qui échappe toujours au cloisonnement de toute forme fixée, parce qu'il est vivant. La matière, c'est l'esprit une fois nommé.

Après tout cela, le cerveau mérite un mot pour lui-même ! Car le cerveau, y compris ses centres de raisonnement et de calcul, est une partie et une production du corps. Il est aussi naturel que le coeur et l'estomac, et utilisé correctement, n'est un ennemi de l'homme en rien. Mais pour être utilisé correctement, il doit être remis à sa place, car le cerveau est fait pour l'homme et non l'homme pour son cerveau. En d'autres termes, la fonction du cerveau est de servir le présent et le réel, non d'envoyer l'homme poursuivre frénétiquement le fantôme de l'avenir.

En outre, dans notre état habituel de tension mentale, le cerveau ne fonctionne pas correctement, et c'est une raison pour laquelle ses abstractions semblent si réelles. Quand le coeur se dérègle, nous sommes clairement conscient de son battement ; cela devient une gêne qui pèse à l'intérieur de la poitrine. Il paraît des plus probable que notre souci de penser et planifier, conjugué avec le sentiment de fatigue mentale, soit révélateur de certains désordres du cerveau. Le cerveau devrait mesurer et raisonner avec la facilité inconsciente des autres organes corporels, et parfois le fait. Après tout, le cerveau n'est pas un muscle, et n'est donc pas conçu pour l'effort et la tension.

Mais quand les gens essayent de penser ou de se concentrer, ils se comportent comme s'ils tentaient de se pressurer la cervelle. Ils se tordent le visage, froncent les sourcils et envisagent les problèmes mentaux comme s'ils étaient en train de soulever des briques. Il n'est toutefois nul besoin de labeur ni

d'effort pour digérer de la nourriture, et encore moins pour voir, entendre et recevoir d'autres impressions neurales. La "calculette éclair" qui peut additionner une longue colonne de chiffres en un coup d'oeil, le génie intellectuel qui peut comprendre une page entière de lecture en quelques secondes, et le prodige musical comme Mozart qui semble saisir l'harmonie et le contrepoint dès la première enfance sont des exemples d'usages appropriés pour le plus merveilleux instrument de l'homme.

Ceux d'entre nous qui ne sommes pas des génies n'ignorent pas tout de ce pouvoir. Prenez par exemple l'anagramme POCATELDIMC. Vous pouvez retourner ces lettres pendant des heures, essayant tous les systèmes de réarrangement afin de découvrir le mot brouillé. Essayez à la place de regarder l'anagramme avec un esprit reposé, et en un espace de temps très court, votre cerveau trouvera la réponse sans le plus petit effort[6]. On a raison de se méfier des réponses "instantanées" fournies par des esprits tendus et divagants, mais la solution rapide, sans effort et presque inconsciente de problèmes logiques est ce que le cerveau est censé offrir.

S'il travaille correctement, le cerveau est la plus haute forme de "sagesse instinctive". Ainsi, il devrait fonctionner comme l'instinct du retour des pigeons voyageurs et la formation du foetus dans la matrice, sans rendre le processus en mots ni savoir "comment" il se déroule. Le cerveau conscient de lui, comme le coeur conscient de lui, est un désordre et se manifeste par le sentiment de séparation aigu entre "je" et mon expérience. Le cerveau peut seulement assumer son comportement propre lorsque la conscience fait ce pour quoi elle est conçue : non pas se tortiller en tous sens pour sortir de l'expérience présente, mais en être consciente sans effort.

Chapitre V : Être conscient.

La question : "Que devons-nous faire à ce propos ?" est seulement posée par ceux qui ne comprennent pas le problème. Si un problème peut-être résolu, le comprendre et savoir quoi faire sont la même chose. D'un autre côté, faire quelque chose à propos d'un problème que vous ne comprenez pas est comme essayer de se débarrasser des ténèbres en les poussant de côté avec vos mains. Lorsque la lumière est faite, les ténèbres s'évanouissent sur-le-champ.

Cela s'applique particulièrement au problème qui se pose maintenant. Comment allons-nous soigner la cassure entre "je" et "moi", le cerveau et le corps, l'homme et la nature ; et mettre fin à tous les cercles vicieux que cela produit ? Comment allons-nous éprouver l'existence autrement que comme un piège plein de miel où, semblables à des mouches, nous nous débattons ? Comment allons-nous trouver la sécurité et la paix de l'esprit dans un monde dont la nature véritable est l'insécurité, la précarité et le changement continuel ? Toutes ces questions exigent une méthode et une ligne de conduite. En même temps, elles montrent toutes que le problème n'a pas été compris. Nous n'avons pas besoin d'action, pas encore. Nous avons besoin de davantage de lumière.

Lumière, ici, signifie conscience, être conscient de la vie, de l'expérience telle qu'elle est en l'instant, sans lui associer aucune idée ni jugement. Autrement dit, vous devez voir et ressentir ce que vous êtes en train d'expérimenter comme cela est, et non comme c'est dénommé. Cette très simple "ouverture des yeux" provoque une extraordinaire transformation de la manière de voir

et de vivre, et montre que nombre de nos problèmes les plus déconcertants sont de pures illusions. Voilà qui pourrait sembler une simplification abusive, tant la plupart des gens s'imaginent être déjà bien assez conscient du présent, mais nous verrons qu'il n'en est rien[7].

Parce que la conscience regarde la réalité libérée des idées et des jugements, il est clairement impossible de définir et coucher par écrit ce qu'elle révèle. Tout ce qui peut être décrit est une idée, aussi ne puis-je faire un compte rendu formel de quelque chose, le monde réel, qui n'est pas une idée. J'aurai donc la satisfaction de parler des fausses impressions que la conscience dissipe, plutôt que de la vérité qu'elle révèle. La seconde peut seulement être symbolisée par des mots qui signifient peu ou rien pour ceux qui ne comprennent pas directement la vérité en question.

Ce qui est vrai et positif est trop réel et trop vivant pour être décrit, et tenter de décrire cela est comme poser de la peinture rouge sur des roses rouges. Aussi, la plus grande partie de ce qui suit aura une valeur plutôt négative. La vérité apparaît lorsqu'on enlève ce qui fait obstacle à sa lumière, aussi vrai qu'en sculpture, l'artiste crée non en construisant mais à coups de burin.

Nous avons vu que, dans un monde en évolution permanente, les questions relatives à la recherche de la sécurité et de la paix intérieure montraient que le problème n'avait pas été compris. Avant d'aller plus loin, il doit être clair que le genre de sécurité dont nous parlons est essentiellement spirituelle et psychologique. Pour vivre, les êtres humains doivent disposer d'un minimum de moyens d'existence sous forme de nourriture, boisson et vêtements, tout en sachant cependant que cela ne peut pas durer indéfiniment. Mais si la promesse d'un minimum de moyens

d'existence pour soixante ans était un début de satisfaction pour l'homme, les problèmes humains seraient de bien peu d'importance. En fait, la véritable raison pour laquelle nous ne profitons pas de cette promesse est que nous voulons beaucoup plus que le minimum nécessaire.

Il doit être évident, dès le départ, qu'il y a une contradiction à vouloir se trouver en parfaite sécurité dans un univers dont la vraie nature est le caractère passager des choses et la fluidité. Mais la contradiction est un peu plus profonde que le simple conflit entre le désir de sécurité et le fait du changement. Si je veux être en sécurité, c'est-à-dire protégé du flux de la vie, je veux être séparé de la vie. Néanmoins, c'est ce véritable sentiment de séparation qui m'empêche de me sentir en sécurité. Être en sécurité signifie isoler et fortifier le "je", mais c'est justement la sensation d'être un "je" isolé qui me fait me sentir seul et m'effraye. En d'autres termes, plus je serai en sécurité, plus j'en aurai besoin.

Pour le dire encore plus clairement : le désir de sécurité et le sentiment d'insécurité sont la même chose. Retenir sa respiration revient à perdre son souffle. Une société fondée sur la quête de la sécurité n'est rien d'autre qu'une compétition de rétention de respiration, dans laquelle chacun est aussi tendu qu'un tambour et aussi rouge qu'une betterave.

Nous recherchons cette sécurité en nous fortifiant et en nous enfermant de toutes sortes de manières. Nous voulons nous protéger en étant "exclusif" et "spécial", nous cherchons à appartenir à l'église la plus sûre, à la meilleure nation, à la plus haute classe, à la bonne coterie et aux gens "comme il faut". Ces défenses nous divisent, et mènent donc à davantage d'insécurité nécessitant davantage de défenses. Évidemment, tout cela est

pétri de la certitude sincère que nous nous comportons bien et vivons de la meilleure manière ; mais cela aussi est une contradiction.

Si je suis séparé en deux, je peux seulement essayer de vivre en accord avec un idéal, de m'améliorer. Ce doit être un bon "je" qui se met à amender le mauvais "moi". "Je", qui a les meilleures intentions, continuera à travailler le "moi" rebelle, et le corps à corps entre les deux soulignera bien leur différence. Par conséquent, "je" se sentira plus séparé que jamais, et aggravera tout simplement les sentiments de solitude et d'exclusion qui font que "moi" se comporte si mal.

Nous ne pouvons guère envisager ce problème sans qu'il soit clair que l'exigence de sécurité est elle-même une douleur et une contradiction, et que plus nous la poursuivons, plus elle devient douloureuse. Cela est vrai quelle que soit la forme de sécurité envisagée.

Vous voulez être heureux pour vous oublier vous-mêmes, et pourtant plus vous essayez de vous oublier, plus vous vous rappelez ce vous-même que vous voulez oublier. Vous voulez échapper à la douleur, mais plus vous luttez pour vous libérer, plus vous avivez l'angoisse. Vous êtes effrayé et voulez vous montrer courageux, mais l'effort de se montrer courageux n'est que de la peur essayant de se fuir elle-même. Vous voulez la paix de l'esprit mais tenter cette pacification est comme essayer de calmer les vagues avec un fer à repasser.

Nous sommes tous familiers de ce genre de cercle vicieux qui nous tourmente. Nous savons qu'il est vain de nous tourmenter mais nous continuons à le faire parce qu'en dénoncer la vanité n'y met pas fin. Nous nous tourmentons parce que nous ne nous sentons pas en sécurité, alors que nous voulons l'être. Encore est-il

parfaitement inutile de dire que nous ne devrions pas vouloir être en sécurité. Disqualifier un désir n'en débarrasse pas. Ce que nous devons découvrir, c'est qu'il n'y a pas de sécurité, que la rechercher est douloureux et que lorsqu'on s'imagine l'avoir découverte, elle nous déplaît. Autrement dit, si nous pouvions réellement comprendre ce que nous recherchons, que la sécurité, c'est l'isolement ; et qu'il nous coûte cher de la rechercher, nous verrions que nous n'en voulons absolument pas. Personne n'a besoin de vous dire que vous ne devriez pas retenir votre respiration pendant dix minutes. Vous savez que vous ne pouvez pas le faire et qu'essayer s'avérerait des plus désagréable.

Le principal est de comprendre qu'il n'y a aucune sûreté ou sécurité. L'un des pires cercles vicieux est le problème de l'alcoolique. Dans la plupart des cas, il sait tout à fait clairement qu'il est en train de se détruire, que la boisson alcoolisée est un poison pour lui, qu'en réalité il déteste être saoul, et même qu'il n'aime pas le goût de l'alcool. Et pourtant il boit. Car, autant qu'il puisse ne pas l'apprécier, l'expérience de ne pas boire est pire. Cela lui fait "horreur" car il se tient alors face à face avec l'insécurité primaire et dévoilée du monde.

Là se trouve le point crucial de la question. Faire face à l'insécurité n'est pas encore la comprendre. Pour la comprendre, vous ne devez pas lui faire face mais être elle. C'est comme l'histoire persane du sage qui arriva à la porte des Cieux et frappa. De l'intérieur, la voix de Dieu demanda : "Qui est là ?" Et le sage répondit : "C'est moi." La voix lui dit : "Dans cette Maison, il n'y a pas de place pour vous et moi." Alors le sage s'en alla et passa maintes années en profonde méditation, à peser cette réponse. Lorsqu'il revint pour la deuxième fois, la voix posa la même question et de nouveau le sage répondit : "C'est moi." La porte

demeura fermée. Après quelques années, il revint pour la troisième fois et, alors qu'il frappait, la voix demanda une fois de plus : "Qui est là ?" Et le sage cria : "C'est Toi-même !" La porte s'ouvrit.

Comprendre qu'il n'y a pas de sécurité est bien davantage que d'accepter la théorie selon laquelle toute chose change, davantage même que d'observer le caractère transitoire de l'existence. La notion de sécurité est fondée sur le sentiment qu'il y a quelque chose en nous de permanent, quelque chose qui survit à travers toutes les époques et les changements de la vie. Nous luttons pour nous assurer de la permanence, la continuité et la sûreté de ce noyau persistant, de ce centre et de cette âme de notre être que nous appelons "je". C'est pour cela que nous pensons être homme réel, le penseur de nos pensées, l'antenne de nos sensations, le connaisseur de notre connaissance. En fait, nous ne comprenons pas qu'aucune sécurité n'est possible si nous ne réalisons pas que ce "je" n'existe pas.

La compréhension vient par la conscience. Pouvons-nous en ce cas aborder notre expérience, nos sensations, sentiments et pensées, avec une totale simplicité, comme si nous ne les avions jamais connues auparavant, et, sans préjugé, regarder ce qui se passe ? Vous pouvez demander : "Quelles expériences, quelles sensations et sentiments devons-nous prendre en considération ?" Je répondrai : "Lesquelles pouvez-vous voir ?" La réponse est que vous devez regarder ce que vous avez maintenant.

Cela est plutôt évident, mais on laisse souvent échapper des choses très évidentes. Si un sentiment n'est pas au présent, vous n'en avez pas conscience. Il n'y a pas d'expérience mais de l'expérience en cours. Ce que vous savez, ce dont vous êtes en réalité instruit, est juste ce qui est arrivé à l'instant et rien de plus.

Mais qu'en est-il des souvenirs ? En me souvenant, je peux certainement savoir aussi ce qu'est le passé ? Très bien, rappelez-vous quelque chose. Rappelez-vous le moment où vous avez vu un ami descendre la rue. De quoi avez-vous conscience ? Vous n'êtes pas réellement en train d'assister au véritable événement : votre ami descend la rue. Vous ne pouvez pas y aller et lui serrer la main, ou obtenir une réponse à une question que vous avez oublié de lui poser au moment passé dont vous vous souvenez. En d'autres termes, vous n'êtes pas du tout en train de considérer le véritable passé. Vous regardez une trace du passé dans le présent.

C'est comme de voir les empreintes d'un oiseau sur le sable. Je vois les empreintes actuelles. Je ne vois pas en même temps l'oiseau faire ces empreintes une heure auparavant. L'oiseau s'est envolé, et je ne le connais pas. À partir des empreintes, je déduis qu'un oiseau se trouvait là. À partir de souvenirs, vous concluez qu'il y a eu des événements passés. Mais vous ne visualisez aucun événement passé. Vous connaissez le passé seulement dans le présent et comme partie du présent.

Nous voyons donc que notre expérience est entièrement passagère. D'un certain point de vue, chaque instant est si insaisissable et si bref que nous ne pouvons même pas y penser avant qu'il ne soit passé. D'un autre point de vue, cet instant est toujours là, puisque nous ne connaissons aucun autre instant que l'instant présent. Il est toujours en train de mourir, toujours en train de devenir passé plus rapidement que l'imagination peut le concevoir. Néanmoins, il est en même temps toujours en train de naître, toujours nouveau, surgissant tout aussi rapidement de ce complet inconnu que nous appelons l'avenir. Y penser vous coupe presque le souffle.

Dire que l'expérience est passagère revient à dire que

l'expérience et l'instant présent sont la même chose. Dire que cet instant est toujours en train de mourir ou de devenir le passé, et toujours en train de naître ou de sortir de l'inconnu, revient à dire la même chose de l'expérience. L'expérience que vous venez de vivre s'est irrémédiablement évanouie, et tout ce qu'il en reste est une sorte de sillage ou d'empreinte dans le présent, que nous appelons la mémoire. Bien que vous puissiez hasarder une conjecture sur ce qui vous attend, en réalité vous n'en savez rien. Tout pourrait arriver. Mais l'expérience qui se déroule maintenant est, à proprement parler, un enfant nouveau-né qui s'évanouit avant qu'il puisse seulement commencer à vieillir.

Pendant que vous contemplez cette expérience présente, avez-vous conscience de quelqu'un qui la regarde ? Pouvez-vous trouver, en plus de l'expérience elle-même, un expérimentateur ? Pouvez-vous simultanément lire cette phrase et penser à vous-même en train de la lire ? Vous trouverez que pour penser à vous-même en train de la lire, vous devez arrêter de lire une brève seconde. La première expérience est de lire. La seconde expérience est la pensée : "Je lis." Pouvez-vous trouver aucun penseur qui formule la pensée : "Je lis" ? En d'autres termes, lorsque l'expérience présente est la pensée "je lis", pouvez-vous penser à vous-même formulant cette pensée ?

Une fois de plus, vous devez arrêter de penser précisément : "Je lis." Vous passez à une troisième expérience, qui est de penser : "Je pense que je lis." Ne laissez pas la rapidité avec laquelle ces pensées peuvent se modifier vous abuser en vous donnant le sentiment que vous les pensez toutes instantanément.

Mais que s'est-il passé ? Jamais, à aucun moment, vous n'aviez été capable de vous séparer de votre pensée présente ou de votre expérience présente. La première expérience en cours

était de lire. Lorsque vous avez essayé de penser à vous-même en train de lire, l'expérience a changé et l'expérience présente suivante a été la pensée : "Je lis. " Vous ne pourriez pas vous séparer de cette expérience sans passer à une autre. C'était "ring around the rosy[8]". Lorsque vous pensiez : "je lis cette phrase", vous ne la lisiez pas. Autrement dit, en chaque expérience présente, vous étiez seulement conscient de cette expérience. Vous n'étiez jamais conscient d'être conscient. Vous n'étiez jamais capable de séparer le penseur de la pensée, celui qui connaît de ce qui est connu. Tout ce que vous avez pu découvrir était une nouvelle pensée, une nouvelle expérience.

Dès lors, être conscient signifie être conscient de pensées, sentiments, sensations, désirs ou toute autre forme d'expérience. Vous n'êtes jamais conscient de quoi que ce soit qui ne soit pas de l'expérience, qui soit un expérimentateur, quelqu'un qui pense ou qui ressent au lieu d'être une pensée ou un sentiment. S'il en va ainsi, qu'est-ce qui nous fait croire qu'il puisse en être autrement ?

On pourrait dire, par exemple, que le "je" qui pense est ce corps physique et ce cerveau-là. Mais ce corps n'est en aucune manière séparé de ses pensées et sensations. Quand vous éprouvez une sensation, disons, de toucher, cette sensation est une partie de votre corps. Pendant que cette sensation se poursuit, vous ne pouvez pas en éloigner le corps davantage que vous ne pouvez semer un mal de tête ou vos propres pieds. Aussi longtemps qu'elle est en cours, cette sensation est votre corps et elle est vous-même. Vous pouvez lever votre corps d'un siège inconfortable mais vous ne pouvez pas lui ôter la sensation de la chaise.

La notion d'un penseur séparé, d'un "je" distinct de l'expérience, vient de la mémoire et de la rapidité avec laquelle la

pensée change. C'est comme de faire tourbillonner une allumette pour donner l'illusion d'un cercle de feu continu. Si vous imaginez que la mémoire est une connaissance directe du passé plutôt qu'une expérience présente, vous succombez à l'illusion de connaître le passé et le présent au même instant. Cela suggère qu'il y a quelque chose en vous de distinct à la fois des expériences passées et présentes. Vous en déduisez : "Je connais cette expérience présente, et elle est différente de cette expérience passée. Si je peux comparer les deux et remarquer que l'expérience a changé, je dois être quelque chose de constant et de séparé."

Mais prosaïquement, vous ne pouvez pas comparer cette expérience présente avec une expérience passée. Vous pouvez seulement la comparer avec un souvenir du passé, qui est une partie de l'expérience présente. Lorsque vous voyez clairement que la mémoire est une forme de l'expérience présente, il devient évident qu'essayer de vous séparer de cette expérience est aussi impossible que d'essayer de faire en sorte que vos dents se mordent elles-mêmes. Il y a simplement de l'expérience. Il n'y a pas quelque chose ou quelqu'un faisant l'expérience d'expériences ! Vous ne ressentez pas de sentiments, ne pensez pas de pensées ou ne sentez pas de sensations davantage que vous n'entendez de l'audition, ne voyez de vue ou flairez de flair. "Je me sens bien" signifie l'existence d'un sentiment de bien-être. Cela ne signifie pas qu'il y a une chose appelée "je" et une autre chose séparée appelée un sentiment, de sorte que lorsque vous les mettez ensemble, le "je" sent le sentiment de bien-être. Il n'y a pas d'autres sentiments que les sentiments en cours, et quelque soit le sentiment en cours, il est "je". Personne n'a jamais découvert de "je" séparé de quelque expérience présente que ce soit, ni

d'expérience séparée d'un "je", tout cela pour dire que les deux ne sont qu'une seule chose.

En tant que simple argument philosophique, ceci est une perte de temps. Nous n'essayons pas de mener une "discussion intellectuelle". Nous sommes conscients du fait que tout "je" séparé qui pense des pensées ou expérimente des expériences est une illusion. Comprendre cela signifie réaliser que l'existence est entièrement passagère, qu'il n'y a ni permanence ni sécurité et qu'il n'y a pas de "je" qui puisse être protégé.

Une histoire chinoise parle de quelqu'un venu voir un grand sage et lui dire : "Je ne connais pas la paix de l'esprit. S'il vous plaît, pacifiez mon esprit." Le grand sage répondit : "Amène ton esprit (ton "je") devant moi et je vais le pacifier." "Toutes ces années, répondit-il, j'ai cherché mon esprit, mais je ne peux le trouver." "Alors, conclut le sage, il est pacifié !"

La véritable raison pour laquelle la vie humaine peut-être aussi totalement exaspérante et frustrante ne vient pas de ce qu'il existe des faits appelés mort, douleur, peur ou faim. Ce qui est folie, c'est qu'en présence de tels faits, nous tournons en rond, nous tourbillonnons et nous tordons en essayant d'extraire le "je" de l'expérience. Nous faisons les amibes et essayons de nous protéger de la vie en nous fendant en deux. La rectitude, l'intégrité et l'intégration résident dans la compréhension que nous ne sommes pas divisés, que l'homme et son expérience présente sont un et qu'aucun esprit ou "je" distinct ne peut être découvert.

Nous restons confus et troublés aussi longtemps que la notion selon laquelle je suis séparé de mon expérience demeure. À cause de cela, il n'y a ni conscience ni compréhension de l'expérience, et donc aucune véritable possibilité de l'assimiler. Pour comprendre

cet instant, je ne dois pas essayer de m'en couper ; je dois en être conscient de tout mon être. Tout comme de retenir ma respiration pendant dix minutes, cela n'est pas quelque chose que je devrais faire. En réalité, c'est la seule chose que je puisse faire. Le reste est folie qui tente l'impossible.

Pour comprendre la musique, vous devez l'écouter. Mais aussi longtemps que vous pensez : "Je suis en train d'écouter cette musique", vous n'écoutez pas. Pour comprendre la joie ou la peur, vous devez en être entièrement et complètement conscient. Aussi longtemps que vous leur donnez des noms et dites : "Je suis heureux" ou "J'ai peur", vous n'en êtes pas conscient. Peur, douleur, chagrin et ennui demeureront des problèmes si nous ne les comprenons pas, mais la compréhension requiert un esprit non divisé et honnête. Voilà certainement la signification de cette étrange parole : "Si tu n'avais qu'un seul oeil, ton corps entier serait plein de lumière."

Chapitre VI : L'instant miraculeux.

Vous êtes en train d'écouter une chanson. Soudain, je vous demande : "À cet instant, qui êtes-vous ?" Que me répondrez-vous immédiatement et spontanément, sans chercher vos mots ? Si ma question n'a pas perturbé votre écoute, vous répondrez en fredonnant la chanson. Si elle vous a surpris, vous répondrez : "À cet instant, qui êtes-vous ?" Mais si vous cessez de penser, vous essayerez de me parler non pas de cet instant, mais du passé. J'obtiendrai des informations sur vos nom et adresse, votre travail et votre histoire personnelle. Mais j'ai demandé qui vous êtes, non pas qui vous étiez- Car être conscient de la réalité, du présent vivant, signifie découvrir qu'à chaque instant l'expérience est tout. Il n'y a rien d'autre à côté d'elle, pas d'expérience de "vous" expérimentant l'expérience.

Même dans nos moments apparemment les plus conscients, le "soi" dont nous avons conscience revient toujours à certains sentiments ou sensations particuliers, de tensions musculaires, de chaleur ou de froid, de douleur ou d'irritation, de respiration ou de pulsation du sang. On n'éprouve jamais la sensation du tissu qui éprouve les sensations, exactement comme l'idée de sentir son propre nez ou d'embrasser ses propres lèvres n'a aucun sens.

Aux moments de bonheur et de plaisir, nous sommes d'habitude suffisamment préparés pour nous rendre compte de l'instant et pour laisser l'expérience être tout. En de tels instants "nous nous oublions" et l'esprit ne tente pas de se diviser, de se séparer de l'expérience. Mais avec l'arrivée de la douleur, physique ou émotionnelle, réelle ou anticipée, la cassure s'opère et le cercle se referme.

Aussitôt qu'il devient clair que "je" ne peut pas s'échapper de la réalité du présent, puisque "je" n'est rien d'autre que ce que je connais maintenant, ce trouble intérieur cesse. Il ne reste d'autre possibilité que d'être conscient de la douleur, de la peur, de l'ennui ou de la peine d'une manière aussi complète que l'on est conscient du plaisir. L'organisme humain dispose de prodigieux pouvoirs d'adaptation à la douleur aussi bien physique que psychologique. Mais ces pouvoirs ne peuvent être bien exploités quand la douleur est constamment stimulée par notre effort intérieur pour y échapper, pour séparer le "je" de la sensation. Cet effort crée un état de tension dans lequel la douleur se développe. Mais lorsque la tension cesse, l'esprit et le corps commencent à absorber la douleur comme l'eau qui se referme derrière la lame d'un couteau.

- Comment échapper à la brûlure[9] ? demanda-t-on à un sage chinois.

- Va droit au milieu du feu, répondit le sage.

- Mais alors, comment échapperai-je à la flamme ardente ?

- Aucune douleur supplémentaire ne te tourmentera.

Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Chine. La même idée apparaît dans La Divine Comédie, où Dante et Virgile découvrent que la sortie de l'Enfer se trouve en son centre même.

Quand nous éprouvons une joie intense, nous avons pour règle de ne pas cesser de penser : "Je suis heureux" ou "Quelle joie !" Ordinairement, on n'arrête pas de concevoir des pensées de ce genre jusqu'à ce que la joie ait passé son pic ou à moins qu'on ait quelque inquiétude d'en être privé. En de pareils moments, nous sommes tellement conscients de l'instant que nous ne tentons jamais de comparer cette expérience-là à d'autres. Pour cette raison, nous ne la nommons pas ; car les noms, qui ne sont pas de simples exclamations, sont fondés sur des comparaisons. "Joie" se

distingue de "chagrin" par contraste, par comparaison d'un état d'esprit avec un autre. Si nous n'avions jamais connu la joie, il nous serait impossible d'identifier le chagrin en tant que chagrin.

Mais en réalité, on ne peut pas comparer joie et chagrin. La comparaison n'est possible qu'en passant très rapidement d'un état d'esprit à un autre, et vous ne pouvez pas faire alterner brusquement d'authentiques sentiments de joie et de chagrin comme si vous déplaciez votre regard d'un chat à un chien. Le chagrin peut seulement être comparé au souvenir de la joie, qui n'est pas du tout la même chose que la joie elle-même.

Comme les mots, les souvenirs ne parviennent jamais vraiment à "saisir" la réalité. Les souvenirs sont davantage un savoir au sujet des choses qu'une connaissance des choses, aussi sont-ils quelque peu abstraits. La mémoire ne saisit jamais l'essence, l'intensité présente, la réalité concrète d'une expérience. C'est pour ainsi dire le corps d'une expérience dont la vie se serait évanouie. Ce que nous savons par la mémoire, nous ne le savons que de seconde main. Les souvenirs sont morts parce qu'ils sont fixés. Le souvenir de votre grand-mère décédée peut seulement réitérer ce qu'était votre grand-mère. Mais la grand-mère réelle, en son temps, pouvait toujours faire ou dire quelque chose de nouveau, et vous n'étiez jamais absolument certain de ce qu'elle allait faire ensuite.

Il y a donc deux façons de comprendre une expérience. La première est de la comparer avec le souvenir d'autres expériences, puis de la nommer et la définir. On la déchiffre alors en fonction de la mort et du passé. La seconde façon est d'en être conscient telle qu'elle est, comme lorsque dans l'intensité de l'allégresse nous oublions passé et futur, laissons le présent être tout et ainsi ne cessons même pas de penser : "Je suis heureux."

Ces deux manières de comprendre ont leur utilité. Mais elles

correspondent à la différence entre connaître une chose par les mots et la connaître sans intermédiaire. Un menu est très utile, mais ne remplace pas le dîner. Un guide est un outil admirable, mais peu comparable au pays qu'il décrit.

Le problème est alors le suivant : quand nous essayons de comprendre le présent en le comparant avec des souvenirs, nous ne le comprenons pas aussi profondément que lorsque nous en avons conscience sans faire de comparaison. C'est néanmoins la manière habituelle dont nous approchons les expériences déplaisantes. Au lieu d'en avoir conscience telles qu'elles sont, nous essayons de les traiter à l'aune du passé. La personne effrayée ou solitaire commence en même temps à penser : "J'ai peur" ou "Je suis seul."

C'est évidemment une façon d'éviter l'expérience. Nous ne voulons pas être conscient de ce présent. Mais comme nous ne pouvons pas sortir du présent, notre seule issue est dans les souvenirs. Là, nous nous sentons en terrain sûr, car le passé, c'est le fixé et le connu, mais aussi, bien sûr, la mort. Ainsi, pour essayer de nous dérober à, disons, la peur, nous nous efforçons immédiatement de nous en séparer et de la "fixer" en l'interprétant en fonction de la mémoire, en fonction de ce qui est déjà fixé et connu. Autrement dit, nous essayons de nous adapter au présent mystérieux en le comparant au passé (remémoré), en le nommant et en "l'identifiant".

Tout cela serait très bien si vous tentiez d'échapper à une chose à laquelle vous pouvez échapper. Ce genre de procédé vous permet de savoir quand rentrer vous abriter de la pluie. Mais cela ne vous dit pas comment vivre avec des choses auxquelles vous ne pouvez échapper, qui sont déjà en vous. Ce n'est pas parce qu'il connaît leur nom que votre corps éliminera les poisons qui sont en lui. Essayer de contrôler la peur, la dépression ou l'ennui en les

nommant, cela revient à utiliser des superstitions comme les malédictions et les invocations.

Il est très facile de voir pourquoi cela ne marche pas. À l'évidence, nous essayons de connaître, nommer et définir la peur afin de la rendre "objective", c'est-à-dire séparée du "je". Mais pourquoi tentons-nous de nous séparer de la peur ? Parce que nous avons peur. Autrement dit, la peur essaye de se séparer elle-même de la peur, comme si l'on pouvait combattre le feu par le feu.

Et ce n'est pas tout. Plus nous nous accoutumons à comprendre le présent en fonction de la mémoire, l'inconnu par le connu, le vivant par le mort, plus la vie se dessèche et se momifie, plus elle devient triste et frustrante. Ainsi protégé de la vie, l'homme se transforme en une sorte de mollusque barricadé sous une dure carapace de "traditions", de sorte que lorsque la réalité perce enfin, comme elle le doit, la marée de la peur refoulée déferle.

En revanche, si vous avez conscience de la peur, vous comprenez qu'il est impossible de lui échapper, parce que ce sentiment est désormais vous-même. Vous voyez que l'appeler "peur" ne vous en révèle pas grand-chose, ou rien du tout, car la comparaison et la dénomination sont fondées non pas sur l'expérience passée, mais sur la mémoire. Vous n'avez alors pas d'autre choix que d'en être conscient de tout votre être, comme d'une expérience entièrement nouvelle. En fait, chaque expérience est nouvelle en ce sens, et à chaque instant de notre vie nous sommes en pleine nouveauté, en plein inconnu. À ce point, vous accueillez l'expérience sans lui résister ou la dénommer, et tout le sens du conflit entre "je" et la réalité présente s'évanouit.

Ce conflit nous ronge de l'intérieur parce que notre existence se résume à un long effort pour résister à l'inconnu, résister au

présent réel dans lequel nous vivons, qui est l'inconnu en train de prendre forme. Vivant ainsi, nous n'apprenons jamais vraiment à vivre avec. À chaque instant, nous sommes circonspects, hésitants et sur la défensive. Et tout cela pour rien, car la vie nous pousse dans l'inconnu de gré ou de force, et résister est aussi vain et exaspérant que d'essayer de remonter le cours d'un torrent furieux.

L'art de vivre dans cette "situation difficile" n'est ni dérive indifférente, ni cramponnement terrifié au passé et au connu. Il consiste à se montrer complètement sensible à chaque instant, à considérer chaque instant comme absolument nouveau et unique, à avoir l'esprit ouvert et totalement réceptif.

Ce n'est pas une théorie philosophique, mais une expérience. On doit faire l'expérience de comprendre qu'elle met en jeu de nouveaux pouvoirs d'adaptation à la vie, littéralement des pouvoirs d'absorption de la douleur et de l'insécurité. Il est aussi difficile de décrire comment cette absorption se fait que d'expliquer pourquoi notre coeur bat ou comment se forment les gènes. L'esprit "ouvert" procède comme nous respirons : sans être du tout capable de l'expliquer. Le principe s'apparente clairement à celui du judo : la douce (ju) manière (do) de dominer une force adverse en s'y abandonnant.

On trouve dans la nature maints exemples de la grande efficacité de cette voie. La philosophie chinoise dont le judo lui-même est une expression, le taoïsme, attirait l'attention sur le pouvoir qu'a l'eau de surmonter tout obstacle par sa douceur et sa malléabilité. Elle montrait comment le saule flexible survécut au pin solide au cours d'une tempête de neige, car tandis que les branches inflexibles du pin accumulaient la neige jusqu'à craquer, les rameaux élastiques du saule ployaient sous son poids, déversant

la neige et se redressant.

Si en nageant vous êtes pris dans un fort courant, résister vous sera fatal. Vous devez nager avec le courant et vous rapprocher graduellement du bord. Quelqu'un qui fait une chute avec les membres raides les cassera, mais s'il les relâche comme un chat, il tombera sans se blesser. Un immeuble sans "jeu" dans la structure s'effondrera facilement lors d'une tempête ou d'un tremblement de terre, et une voiture dépourvue d'amortisseurs quittera vite la route.

L'esprit a justement les mêmes capacités : il a du jeu et peut absorber des chocs comme l'eau ou un amortisseur. Mais cette manière de céder place à une force opposée n'est pas du tout la même chose que de s'enfuir. L'eau ne s'enfuit pas lorsque vous la poussez ; elle cède simplement à l'endroit de la poussée et se referme sur votre main. Un amortisseur de choc ne s'effondrera pas comme une quille de bowling une fois touché ; il cède et pourtant reste à la même place. La fuite est la seule défense de quelque chose de rigide confronté à une force irrésistible. Ainsi, le bon amortisseur n'a pas seulement du "jeu", mais également de la stabilité ou du "poids".

Ce poids est aussi une fonction de l'esprit et apparaît dans le phénomène tellement incompris de la paresse. Assez significativement, les gens nerveux et frustrés sont toujours occupés, même lorsqu'ils sont oisifs, ce désoeuvrement étant une "paresse" défensive, non du repos. Mais l'esprit-corps est un système qui conserve et accumule l'énergie. Ce faisant, il est à proprement parler paresseux. Quand l'énergie est engrangée, il est juste assez satisfait pour se mouvoir, et encore se mouvoir adroitement, le long de la ligne de moindre résistance. Ainsi, ce n'est pas seulement la nécessité, mais aussi la paresse, qui sont

mères de l'invention. On peut observer les mouvements "lourds", non précipités, d'un travailleur adroit occupé à quelque tâche difficile ; et le bon montagnard, qui marche à grandes enjambées lourdes et lentes, utilise la gravité même en progressant contre elle. Il semble louvoyer sur la pente comme un bateau à voile contre le vent.

À la lumière de ces principes, comment l'esprit absorbe-t-il la souffrance ? Il découvre que résister et s'échapper, le processus du "je", est inapproprié. On ne peut échapper à la douleur, et lui résister pour s'en défendre ne fait qu'empirer les choses ; l'ensemble du système se trouve ébranlé par le choc. Cette alternative lui étant impossible, l'esprit doit agir en fonction de sa nature : rester stable et absorber.

Rester stable signifie ne pas essayer de se détacher de la douleur, parce que vous savez que vous ne le pouvez pas. S'enfuir devant la peur, c'est avoir peur ; combattre la douleur, c'est souffrir ; essayer d'être brave, c'est être effrayé. Si l'esprit souffre, l'esprit est douleur. Le penseur n'a pas d'autre forme que sa pensée. Il n'y a pas d'échappatoire. Mais aussi longtemps que vous ne serez pas conscient du caractère indissociable du penseur et de la pensée, vous essayerez de vous échapper.

De là découle tout naturellement l'absorption. Ce n'est pas un effort, l'esprit le fait par lui-même. Voyant qu'il n'y a pas d'échappatoire à la douleur, l'esprit s'y soumet, l'absorbe et devient conscient de la douleur seulement, sans aucun "je" pour la ressentir ou lui résister. Il expérimente la douleur de la même manière, complète et non consciente, dont il expérimente le plaisir. La douleur est la nature de l'instant présent, et je ne peux que vivre en cet instant.

Quelquefois, lorsque la résistance cesse, la douleur s'en va

simplement ou devient aisément supportable. En d'autres moments elle demeure, mais l'absence de toute résistance détermine une façon de ressentir la douleur si peu familière qu'elle est difficile à décrire. La douleur n'est plus problématique. Je la ressens, mais il n'est pas urgent de lui échapper, car j'ai découvert que la douleur et l'effort pour s'en isoler sont une seule et même chose. Vouloir sortir de la douleur est la douleur; ce n'est pas la "réaction" d'un "je" distinct de la douleur. Lorsque vous découvrez cela, le désir de s'échapper " se fond" dans la douleur elle-même et s'évanouit.

Faisant peu de cas de l'aspirine pour l'instant, vous ne pouvez soustraire votre tête à une migraine comme vous pouvez enlever votre main d'une flamme. "Vous" égale "tête" égale "mal". Lorsque vous voyez qu'en réalité vous êtes la douleur, la douleur cesse d'être une force motrice car il n'y a personne à mouvoir. Elle devient, au vrai sens du terme, sans conséquence. Elle fait mal, point final.

Ce n'est toutefois pas une expérience à tenir en réserve, comme un artifice, pour les moments de crise. C'est une façon de vivre, qui signifie être conscient, éveillé et toujours sensible au moment, quel que soit le problème. Cela s'appuie sur l'assurance que vous n'avez en réalité aucun autre choix que d'être conscient, parce que vous ne pouvez vous séparer du présent, ni ne pouvez le définir. En fait, vous pouvez refuser de l'admettre, mais seulement au prix d'un effort immense et vain : gâcher votre vie entière à résister à l'inévitable.

Une fois cela compris, il est vraiment absurde de dire qu'il existe un choix ou une alternative entre ces deux façons de vivre, entre résister au courant au prix d'une panique stérile ou avoir ses yeux ouverts sur un monde nouveau, transformé et dont les merveilles ne cessent de se renouveler. La clé en est la

compréhension. Demander comment faire cela, quelle est la technique ou la méthode, quelles sont les étapes et les règles revient à complètement passer à côté du problème. Les méthodes servent à créer des choses qui n'existent pas encore. Nous nous occupons ici de comprendre quelque chose qui est, l'instant présent. Il ne s'agit pas d'une discipline psychologique ou spirituelle d'auto-amélioration ; mais d'être simplement conscient de l'expérience présente, et de concevoir qu'on ne peut ni la définir, ni s'en séparer. Il n'y a pas d'autre règle que : "Regarde !"

Ce n'est pas de la poésie. En ayant l'esprit ouvert, nous examinons un monde nouveau, aussi nouveau qu'au premier jour de la création, "quand les étoiles du matin chantaient ensemble et que tous les fils de Dieu criaient de joie". Essayer de tout comprendre en fonction de la mémoire, du passé et des mots, c'est comme avoir vécu l'essentiel de sa vie le nez dans un guide touristique, sans jamais regarder le paysage. La critique formulée par Whitehead contre l'éducation traditionnelle peut être appliquée à tous les compartiments de notre vie : "Nous sommes trop exclusivement livresques dans notre routine scolastique (...). Au Jardin d'Éden, Adam vit les animaux avant de les nommer : dans le système traditionnel, les enfants nommaient les animaux avant de les voir[10]"

Dans son acceptation la plus large, nommer signifie interpréter l'expérience par le passé, la traduire en fonction de la mémoire, ligoter l'inconnu dans le système du connu. L'homme civilisé n'a guère entendu parler d'autres manières de comprendre les choses. Chacun, chaque chose doit avoir son étiquette, son numéro, son certificat, son immatriculation, sa classification. Ce qui n'est pas classifié est irrégulier, imprévisible et dangereux. Sans passeport, certificat de naissance ou de citoyenneté, notre

existence n'est pas reconnue. Si vous n'êtes pas d'accord avec les capitalistes, ils vous traitent de communiste, et vice versa. Une personne qui n'est d'accord avec aucun point de vue devient vite inintelligible.

Appréhender la vie en dehors de toute conception, croyance, opinion et théorie, c'est se situer aux antipodes de la "modernité". Seul l'esprit vide d'un idiot peut adopter ce point de vue... Nous souffrons d'une illusion qui consiste à croire que l'univers est tout entier régi, ordonné par les catégories de la pensée humaine et nous craignons que si nous ne nous accrochons pas avec ténacité à cette illusion, tout risque de s'évanouir dans le chaos.

Il faut le répéter : la mémoire, la pensée, le langage et la logique sont essentiels à la vie humaine. Ils forment la moitié du bon sens. Mais une personne, une société à moitié sensée n'est pas sensée. Considérer la vie sans mots, ce n'est pas perdre la capacité de former des mots, de penser, se souvenir et prévoir. Être silencieux, ce n'est pas avoir perdu sa langue. Au contraire, c'est seulement au travers du silence que l'on peut découvrir quelque chose de nouveau dont parler. Une personne qui n'arrêterait pas de parler, ne prenant le temps ni de regarder ni d'écouter, se répéterait ad nauseam.

Il en va de même avec la pensée, qui est en réalité parole silencieuse. En soi, la pensée n'est pas ouverte à la découverte de la nouveauté, car ses seules innovations se résument à des réarrangements de mots et d'idées anciens. Il y eut une époque où le langage était constamment enrichi de mots nouveaux, une époque où les hommes, comme Adam, voyaient les choses avant de les nommer. Aujourd'hui, presque tous les mots nouveaux sont des réarrangements de vieux mots, car nous ne pensons plus de manière créative. Je ne veux pas dire que nous devrions tous

pétiller d'inventions et de découvertes révolutionnaires. Cela, c'est le pouvoir, toujours rare, de ceux qui peuvent à la fois voir l'inconnu et l'interpréter. Pour la plupart d'entre nous, l'autre moitié du bon sens réside simplement dans la vision et la jouissance de l'inconnu, juste comme nous pouvons jouir de la musique sans savoir comment elle est écrite ni comment le corps l'entend.

Le penseur révolutionnaire doit aller au-delà de la pensée. Il sait que ses meilleures idées lui viennent presque toutes lorsque la pensée s'est arrêtée. Il peut lutter et lutter encore pour comprendre un problème en fonction des anciennes conceptions et le trouver insoluble. Mais quand, épuisée, la pensée s'arrête, l'esprit s'ouvre pour considérer le problème non pas tel qu'il a été mis en mots, mais tel qu'il est, et le comprend immédiatement.

Les génies ne sont pourtant pas les seules personnes à être capables d'aller au-delà de la pensée. Chacun d'entre nous peut le faire, dans la mesure où "le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à expérimenter". Il est donné à beaucoup d'être observateurs, mais à peu d'être prophètes. Beaucoup peuvent écouter de la musique, mais peu savent jouer et composer. Et vous ne pouvez même pas écouter si vous n'entendez qu'en fonction du passé. Que ferions-nous d'une symphonie de Mozart si nos oreilles n'étaient accordées qu'à la musique des tam-tams ? Nous pourrions saisir le rythme, mais presque rien de l'harmonie ou de la mélodie. Autrement dit, nous ne pourrions découvrir l'un des éléments essentiels de la musique. Pour être capables d'entendre, bien moins pour écrire, une telle symphonie, les hommes eurent à découvrir de nouveaux sons, les vibrations des cordes de violon, le son de l'air dans un tube et le bourdonnement d'une corde pincée. Ils eurent à découvrir l'ensemble du monde des tons, comme quelque chose

d'entièrement différent du pouls.

Si je peux seulement concevoir le pouls, je ne peux apprécier le ton. Si je ne peux penser à la peinture que comme une manière de faire des photographies sans appareil, je ne peux voir que de l'ineptie dans un paysage chinois. Nous n'apprenons rien d'important qui puisse être entièrement expliqué en fonction de l'expérience passée. S'il était possible de comprendre toute chose en fonction de ce que nous connaissons déjà, nous pourrions transmettre le sens de la couleur à un aveugle au seul moyen du son, du goût, du toucher et de l'odorat.

Si cela est vrai dans les différents arts et sciences, c'est mille fois plus vrai encore lorsque nous comprenons la vie dans un sens plus large et voulons avoir quelque connaissance de l'ultime réalité : Dieu. Il est absurde de chercher Dieu en fonction de l'idée qu'on s'en fait, car cela revient à trouver ce que nous savons déjà. C'est la raison pour laquelle une expérience ou une vision "surnaturelle" nous déçoivent si facilement. Croire en Dieu et chercher le Dieu en lequel vous croyez est simplement chercher confirmation d'une opinion. Demander la révélation de la volonté de Dieu, puis la "tester" en référence à vos standards moraux préconçus est se moquer du fait de demander. Vous connaissiez déjà la réponse. Chercher "Dieu" de cette manière n'est rien de plus que demander l'estampille de l'autorité et de la certitude absolue sur ce que vous croyez de toute manière, rien de plus que demander la garantie que l'inconnu et l'avenir seront la continuation de ce que vous voulez retenir du passé, une meilleure et plus grande forteresse pour "je". Eine feste Burg[11] !

Si nous sommes ouverts seulement aux découvertes qui s'accordent à ce que nous connaissons déjà, autant rester fermés. C'est pourquoi les miraculeuses réussites de la science et de la

technologie nous sont de si peu d'utilité réelle.

Il est vain que nous puissions prédire et contrôler le cours des événements dans l'avenir, sauf si nous savons comment vivre dans le présent. Il est vain que les médecins prolongent la vie si nous passons le temps supplémentaire à vouloir vivre encore plus longtemps. Il est vain que les ingénieurs imaginent des moyens de voyager plus rapides et plus faciles si les nouveaux spectacles que nous voyons sont simplement classifiés et compris en fonction de vieux préjugés. Il est vain d'acquérir la puissance de l'atome si c'est seulement pour s'obstiner dans l'impasse de détruire des vies.

Des outils comme ceux-là, aussi bien que les outils du langage et de la pensée, ne sont d'une réelle utilité aux hommes que s'ils sont éveillés, non perdus dans le pays des rêves du passé et du futur, mais au plus proche contact de ce point de l'expérience où la réalité seule peut être découverte : cet instant. Là, la vie est en vie, vibrante, éclatante et présente, renfermant des profondeurs que nous avons à peine commencé à explorer. Mais pour un tant soit peu la voir et la comprendre, l'esprit ne doit pas être divisé entre "je" et "cette expérience". L'instant doit être ce qu'il est toujours, tout ce que vous êtes et tout ce que vous savez. Dans cette maison, il n'y a pas d'espace pour toi et moi !

Chapitre VII : La transformation de la vie.

Les Occidentaux considèrent qu'ils ont le sens pratique. Ils veulent "obtenir des résultats". Ils n'aiment pas beaucoup les théories et les discussions qui ne débouchent pas immédiatement sur des applications concrètes. En ce sens, leur comportement peut se résumer à : " Beaucoup de bruit pour rien. "À proprement parler, "théorie" ne veut pas dire "futile spéculation", mais vision. Comme on sait, "là où il n'y a pas de vision, le peuple meurt".

Mais en ce sens, "vision" ne signifie ni "rêves" ni "idéaux pour l'avenir". Cela signifie compréhension de la vie telle qu'elle est, de ce que nous sommes et de ce que nous faisons. Sans cette compréhension, il est ridicule de parler de sens pratique ou d'invoquer le fait que l'on veut obtenir des résultats. Vous ne faites que tourner en rond, comme si vous marchiez dans le brouillard. Vous ne savez pas où vous allez, ni quels résultats vous espérez vraiment. Pour ceux qui pensent ainsi, ce dont nous avons discuté jusqu'ici peut sembler trop théorique. Ces idées sont très bonnes, mais fonctionnent-elles ? Encore faut-il demander : "Qu'entendez-vous par fonctionner ?" Le "test de fonctionnement" ordinaire d'une philosophie est soit de rendre les gens meilleurs et plus heureux, soit d'aboutir à la paix, la coopération et la prospérité. Néanmoins, cela n'a pas beaucoup de sens en dehors de toute compréhension "théorique". Que voulez-vous dire par "bonheur" ? En quoi des gens "meilleurs" sont-il meilleurs ? Sur quoi allez-vous coopérer ? Que ferez-vous de la paix et de la prospérité ?

La réponse à ces questions dépend entièrement de ce que nous sommes et de ce qu'en réalité nous voulons maintenant. Si par

exemple nous voulons en même temps paix et isolement, fraternité et sécurité du "je", bonheur et stabilité, nos volontés sont contradictoires. Aussi positifs que nous soyons, leurs conséquences consisteront en nouvelles contradictions. C'est la vieille histoire de vouloir disposer de son gâteau et de le manger, à laquelle la seule conclusion possible est que vous l'ingériez et le gardiez dans votre estomac jusqu'à en avoir une violente indigestion.

Si nous devons être nationalistes et avoir un État souverain, nous ne pouvons pas simultanément attendre la paix mondiale. Si nous voulons tout obtenir au prix le plus bas, nous ne pouvons pas simultanément attendre la meilleure qualité possible, l'équilibre entre les deux étant la médiocrité. Si nous avons pour idéal d'être moralement supérieurs, nous ne pouvons simultanément nous dispenser d'autodiscipline. Si nous nous accrochons à la croyance en Dieu, nous ne pouvons aussi avoir la foi, puisque la foi n'est pas de s'accrocher mais de se laisser entraîner.

Lorsque nous aurons reconstruit notre esprit ainsi que nous le voulons vraiment, il restera en fait bien des problèmes pratiques et techniques. Mais il est sans objet d'en discuter avant d'avoir reconstruit notre esprit, chose impossible aussi longtemps qu'il est séparé en deux, aussi longtemps que "je" est une chose et "l'expérience" une autre. Si l'esprit est la force qui dirige l'action, l'esprit et sa vision de la vie doivent être guéris avant que l'action puisse être autre chose qu'un conflit.

La pleine conscience propose une vision guérie de l'existence, car elle suppose une transformation profonde de notre regard sur le monde. Autant que les mots puissent la décrire, cette transformation consiste à savoir et à ressentir que le monde est une unité organique.

Habituellement, nous "savons" cela en tant qu'information

sans ressentir que c'est la vérité. À coup sûr, la plupart des gens se sentent séparés de tout ce qui les entoure. D'un côté il y a moi-même, de l'autre le reste de l'univers. Je ne suis pas enraciné dans la terre comme un arbre.

Je papillonne indépendamment. J'ai l'impression d'être le centre de tout, et pourtant coupé de tout et solitaire. Je peux sentir ce qui se passe à l'intérieur de mon propre corps, mais je ne peux que deviner ce qui se passe chez les autres. Mon esprit conscient doit avoir ses racines et origines dans les plus insondables profondeurs de l'être, pourtant il s'imagine vivre tout seul dans ce petit crâne isolé.

Néanmoins, la réalité physique est que mon corps n'existe qu'en relation avec cet univers. En fait, j'y suis attaché et j'en dépends comme une feuille sur un arbre. Je m'en sens coupé seulement parce que je suis séparé à l'intérieur de moi-même, parce que j'essaye d'être dissocié de mes propres sentiments et sensations. Ce que je sens et ressens me semble donc étranger. Si je prends conscience du caractère chimérique de cette dissociation, l'univers cesse de m'être étranger.

Car je suis ce que je connais; et ce que je connais est moi. La perception d'une maison de l'autre côté de la rue ou d'une étoile dans l'espace n'est pas moins moi qu'une démangeaison sur la plante de mon pied ou une idée dans mon cerveau. D'un autre côté, je suis aussi ce que je ne connais pas. Je ne suis pas conscient de mon propre cerveau en tant que cerveau. De même, je ne suis pas conscient de la maison de l'autre côté de la rue en tant que chose séparée de la perception que j'en ai. Je connais mon cerveau en tant que pensées et sentiments, et je connais la maison en tant que perceptions. De la même manière et dans le même sens que je ne connais pas mon propre cerveau, ou la maison en tant que chose en

elle-même, je ne connais pas les pensées privées de votre cerveau.

Mais mon cerveau, qui est aussi moi, votre cerveau et les pensées qu'il renferme, comme la maison de l'autre côté de la rue, sont tous des configurations d'un processus extraordinairement compliqué appelé le monde réel. Que j'en sois conscient ou non, tout cela est moi dans le sens où le soleil, l'air et la société humaine me sont tout aussi vitaux que mon cerveau ou mes poumons. Si donc ce cerveau est mon cerveau, inconscient de lui comme je le suis, le soleil est mon soleil, l'air mon air et la société ma société.

Je ne peux certes pas commander au soleil d'être ovoïde, ni forcer votre cerveau à penser différemment. Je ne peux voir l'intérieur du soleil, ni partager vos sentiments privés. Je ne peux pas non plus changer la forme ou la structure de mon cerveau, ni le percevoir comme un truc pareil à un chou-fleur. Mais si mon cerveau n'en demeure pas moins moi, le soleil est moi, l'air est moi, et la société dont vous êtes membre est également moi, car toutes ces choses sont aussi essentielles à mon existence que mon cerveau.

Qu'il y ait un soleil séparé de la perception que j'en ai est une déduction. Le fait que j'aie un cerveau, quoique je ne puisse le voir, est aussi une déduction. Nous connaissons ces choses seulement par la théorie, et non par expérience directe. Mais ce monde "externe" d'objets théoriques est manifestement tout aussi unifié que le monde "interne" de l'expérience. À partir de l'expérience, je déduis que tout cela existe. Et parce que l'expérience est une unité, je suis mes sensations, je dois en déduire que cet univers théorique est une unité, que mon corps et le monde participent d'un processus unique.

Il existe maintes théories sur l'unité de l'univers. Mais elles

n'ont pas délivré les êtres humains de l'isolement de l'égoïsme, du conflit et de la peur de la vie, parce qu'il y a un monde de différence entre une déduction et un sentiment. Vous pouvez parvenir à la conclusion que l'univers est une unité sans le ressentir. Vous pouvez édifier la théorie selon laquelle votre corps est un mouvement dans un processus ininterrompu qui inclut tous les soleils et les étoiles, et pourtant continuer de vous sentir à l'écart et solitaire. Car le sentiment ne correspondra pas à la théorie avant que vous n'ayez également découvert l'unité de l'expérience intérieure. En dépit de toutes les théories, vous vous sentirez écarté de la vie aussi longtemps que vous êtes divisé de l'intérieur.

Mais vous cesserez de vous sentir à l'écart lorsque vous reconnaîtrez, par exemple, que vous n'avez pas de perception du ciel : vous êtes cette perception. En ce qui la concerne, votre perception du ciel est le ciel lui-même, et il n'y a pas de "vous" à côté de ce que vous sentez, ressentez et savez. C'est pourquoi les mystiques et de nombreux poètes expriment de multiples façons le sentiment qu'ils sont "un avec le Tout" ou "unis à Dieu" ou, comme l'exprima Sir Edwin Arnold :

Précédant le moi, l'univers développe je.

Quelquefois cette sensation est en fait purement sentimentale, le poète étant "un avec la Nature" juste aussi longtemps qu'elle fonctionne bien :

Je ne vis pas en moi-même, mais je deviens
Partie de qui m'entoure; et pour moi
Les hautes montagnes sont un sentiment, mais le ronflement
Des cités humaines torture : je ne peux voir
Rien à abhorrer dans la nature, sauf d'être

Un maillon récalcitrant dans une chaîne de chair,
Rangé parmi les créatures, quand l'âme peut s'enfuir,
Et avec le ciel, le pic, la plaine palpitante
De l'océan, ou les étoiles, se mélanger, et non en vain.

Cette ivresse rurale de Byron est complètement à côté de la question. Il s'accommode de la nature seulement dans la mesure où il a secouru sa propre nature humaine. La mouche aime la douceur du miel mais non sa viscosité qui fait de lui

Un maillon récalcitrant dans une chaîne de chair,
Rangé parmi les créatures.

Le sentimental n'examine pas les profondeurs de la nature pour voir

Les existences paresseuses qui effleurent ici, suspendues, ou qui rampent lentement vers le fond...
Le requin aux yeux couleur de plomb, le morse, la tortue, le léopard de mer hirsute, et la pastenague,
Des passions ici, des guerres, des visées, des tribus, apparues dans ces profondeurs océanes, respirant cet air épais à respirer.

L'homme doit découvrir que tout ce qu'il voit dans la nature, le monde pâteux et étranger des profondeurs de l'océan, les étendues de glace, les reptiles des marais, les araignées et scorpions, les déserts des planètes sans vie, a son pendant à l'intérieur de lui-même. Il n'est donc pas réunifié avec lui-même avant d'avoir admis que cette "face cachée" de la nature et les sentiments d'horreur qu'elle lui inspire sont aussi "je".

Car toutes les qualités que nous admirons ou qui nous répugnent dans le monde autour de nous sont des reflets de l'intérieur, quoique d'un intérieur qui soit aussi un au-delà, inconscient, immense, inconnu. Les sentiments que le monde rampant du nid de guêpes et de la fosse au serpent nous inspirent se rapportent à des aspects cachés de nos propres corps et cerveaux, des aspects cachés de toutes leurs potentialités de cheminements et frissons méconnus, de vilaines maladies et de douleurs inimaginables.

Je ne sais pas s'il est vrai que certains grands sages et "saints hommes" ont un pouvoir apparemment surnaturel sur des bêtes et des reptiles toujours dangereux pour les mortels ordinaires. Si c'est vrai, c'est sûrement parce qu'ils sont capables de vivre en paix avec les "bêtes et reptiles" en eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin d'appeler l'éléphant sauvage Behemoth ou le monstre marin Léviathan ; ils s'adresse familièrement à eux en terme de "Long Nez" et "Visqueux".

Le sentiment d'unité avec le "Tout" n'est cependant pas un état d'esprit nébuleux, un genre de transe dans laquelle toute forme et distinction serait abolie, comme si l'homme et l'univers se fondaient dans une lumineuse brume mauve pâle. Tout comme le processus et la forme ou l'énergie et la matière, moi-même et l'expérience sont des façons différentes de nommer et de contempler la même chose, ainsi, un et plusieurs, unité et multiplicité, identité et différence ne sont pas des opposés qui s'excluent mutuellement : ils sont l'un l'autre, pour autant que le corps est ses divers organes. Découvrir que le multiple est un et que l'un est multiple revient à réaliser que les deux ne sont que des mots et des sons, représentant ce qui est instantanément évident pour les sens et les sentiments mais demeure une énigme

pour la logique et la description.

Un jeune homme en quête de sagesse spirituelle se plaça sous le patronage d'un saint homme renommé. Le sage en fit son serviteur personnel, et après quelques mois, le jeune homme se plaignit que jusqu'ici, il n'avait reçu aucun enseignement. "Que veux-tu dire !" s'exclama le saint homme. "Lorsque tu m'apportais mon riz, ne le mangeais-je pas ? Lorsque tu m'apportais mon thé, ne le buvais-je pas ? Lorsque tu me saluais, ne te saluais-je pas en retour ? Quand ai-je jamais négligé de t'instruire ?" "J'ai peur de ne pas comprendre", dit le jeune homme, totalement mystifié. "Quand tu veux examiner une chose, répondit le sage, examine-la directement. Dès que tu commences à penser à elle, tu te trompes entièrement."

Cueillir des chrysanthèmes le long de la clôture de l'Est;
Contempler en silence les collines méridionales ;
Les oiseaux volent à leur nid par couples
À travers l'air doux des montagnes au crépuscule
Dans ces choses gît une signification profonde,
Mais lorsque nous sommes sur le point de l'exprimer,
Nous oublions soudainement les mots.

Il ne s'agit pas ici de l'atmosphère contemplative, crépusculaire et peut-être superficiellement idyllique qu'aiment les poètes chinois. Ces choses ont déjà été exprimées, mais le poète ne parle pas en vain. Il ne va pas, comme tant de poètes occidentaux, virer au philosophe et dire qu'il est "un avec" les fleurs, la clôture, les collines et les oiseaux. Ce serait superflu, ou, dans son propre idiome oriental, ce serait "poser les jambes sur un serpent". Car quand vous comprenez réellement que vous êtes ce que vous voyez et savez, vous ne sillonnez pas la campagne en

pensant : "Je suis tout cela." Il y a simplement "tout cela ".

Le sentiment que nous faisons face au monde, coupé de lui et mis à part, influence beaucoup la pensée et l'action. Les philosophes, par exemple, ne parviennent souvent pas à reconnaître que leurs remarques sur l'univers s'appliquent aussi à eux-mêmes et à leurs remarques. Si l'univers n'a pas de signification, l'énoncé qui dit cela n'en a pas non plus. Si ce monde est un piège vicieux, il en va également ainsi de celui qui le dit, et c'est l'hôpital qui se moque de la charité.

Dans le sens le plus strict, nous ne pouvons en fait pas du tout penser à la vie et à la réalité, parce que cela impliquerait la pensée sur la pensée, la pensée sur la pensée sur la pensée, et ainsi ad infinitum. On ne peut esquisser de philosophie rationnelle et descriptive de l'univers que dans l'hypothèse où on en est totalement séparé. Mais si vous et vos pensées font partie de cet univers, vous ne pouvez vous tenir au-dehors d'elles pour les décrire. C'est pourquoi tous les systèmes philosophiques et théologiques sont finalement voués à s'écrouler. Pour "connaître" la réalité, vous ne pouvez pas vous tenir en dehors d'elle et la définir; vous devez entrer en elle, être elle et la ressentir.

La philosophie spéculative, telle que nous la connaissons en Occident, est presque entièrement un symptôme de la division de l'esprit, de l'homme essayant de se tenir en dehors de lui-même et de son expérience, afin de la mettre en mots et de la définir. C'est un cercle vicieux, comme toute entreprise de l'esprit divisé.

D'un autre côté, bien concevoir que l'esprit est en réalité non divisé aura une influence correspondante et également de grande portée sur la pensée et l'action. Alors que le philosophe essaye de se tenir en dehors de lui-même et de sa pensée, l'homme ordinaire essaye comme nous l'avons vu de se tenir en dehors de lui-même et

de ses émotions et sensations, de ses sentiments et désirs. La fantastique confusion et la manière inappropriée de se conduire qui en résultent ne peuvent prendre fin qu'avec la découverte de l'unité de l'esprit.

Aussi longtemps que l'esprit est coupé en deux, la vie est conflit, tension, frustration et désillusion perpétuels. La souffrance est entassée sur la souffrance, la peur sur la peur et l'ennui sur l'ennui. Plus la mouche lutte pour s'extraire du miel, plus vite elle s'y englue. Soumis à tant de tension et de vanité, il n'est pas étonnant du tout que les hommes cherchent à se libérer par la violence et le sensationnalisme, ainsi qu'en exploitant imprudemment leur corps, leurs appétits, le monde matériel et leurs prochains. Les douleurs nécessaires et inévitables de l'existence s'en trouvent considérablement empirées.

Mais l'esprit non divisé est affranchi de cet effort de toujours vouloir se tenir en dehors de lui-même et d'être ailleurs qu'ici et maintenant. Chaque instant est vécu complètement, ce qui procure un sentiment d'accomplissement et de plénitude. L'esprit divisé vient à la table du dîner et chipote un plat après l'autre, il se presse, ne digère rien ni ne trouve une chose meilleure que la précédente. Il ne trouve rien bon, parce qu'il n'y a rien qu'il goûte réellement.

Quand par contre vous comprenez que vous vivez, que vous êtes en fait cet instant présent et non un autre, et qu'à part cela il n'y a ni passé ni futur, vous vous calmez et percevez complètement les saveurs, que ce soit du plaisir ou de la douleur. Pourquoi cet univers existe devient instantanément évident, pourquoi des êtres conscients ont été créés, pourquoi les organes sensoriels, pourquoi l'espace, le temps et le changement. Tout le problème de justifier la nature, de vouloir donner à l'existence une

signification en fonction de son avenir disparaît totalement. À l'évidence, elle existe entièrement pour cet instant. C'est une danse, et lorsque vous dansez vous ne vous préoccupez pas d'aller quelque part. Vous tournez et tournez, mais sans l'illusion de poursuivre quelque chose ou de fuir les mâchoires de l'enfer.

Combien de temps les planètes ont-elles fait le tour du soleil ? Vont-elles quelque part, et vont-elles de plus en plus vite pour y arriver ? Combien de fois le printemps est-il revenu sur terre ? Vient-il plus vite et est-il plus beau chaque année, afin de s'assurer d'être encore meilleur l'année suivante dans sa course vers le printemps qui surpassera tous les printemps ?

La signification et le but de danser est la danse. Semblable à la musique, elle s'accomplit à chaque instant de son déroulement. Vous ne jouez pas une sonate dans le but d'arriver au coeur final, et si la signification des choses résidait simplement en leurs fins, les compositeurs n'écriraient rien d'autre que des finals. On peut toutefois observer en passant que la musique la plus caractéristique de notre culture est à certains égards progressive, et semble parfois se diriger vers une apothéose. Mais lorsqu'elle y arrive, elle ne sait pas quoi faire d'elle-même. Beethoven, Brahms et Wagner furent particulièrement coupables de préparer des conclusions et apogées colossaux, puis de tout faire exploser dans le même choeur, encore et encore, gâchant ces moments par leur incapacité à y mettre fin.

Lorsque chaque instant devient une espérance, la vie est privée d'accomplissement, et la mort est crainte car l'espérance semble prendre fin avec elle. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir et si l'on vit dans l'espoir, la mort est réellement une fin. Mais pour l'esprit non divisé, la mort est un autre instant, entier comme chaque moment, et qui ne peut pas livrer ses secrets à

moins d'être vécu complètement :

Et je me suis étendu de mon plein gré.

La mort résume la vérité selon laquelle en chaque instant nous sommes poussés dans l'inconnu. Là, tout attachement à la sécurité doit cesser, et la vie est renouvelée partout où le passé s'en va progressivement et où la sécurité est abandonnée. La mort est l'inconnu dans lequel nous vivions tous avant la naissance.

Rien n'est plus créateur que la mort, puisqu'elle est tout le secret de la vie. Elle signifie que le passé doit être abandonné, que l'inconnu ne peut être évité, que "je" ne peut perdurer et que rien ne peut être finalement fixé. Quand un homme sait cela, il vit pour la première fois dans sa vie. En retenant sa respiration, il la perd. En la laissant aller, il la trouve.

Et aussi longtemps que tu ne sais pas
Comment mourir et revenir à la vie
Tu n'es qu'un hôte désorienté
De la terre obscure[12].

Chapitre VIII : Morale créative.

Parler de morale créative est peut-être paradoxal. Car "morale" est dérivée d'un mot signifiant usage et convention, et régulation de la vie par des règles. Mais la morale en est également venue à désigner l'amour dans les relations humaines, et c'est en ce sens que nous pouvons parler de morale créative. Saint Augustin la décrivait ainsi : "Aime et fais ce que tu veux." Mais le problème a toujours été d'aimer ce qu'on n'aime pas.

Si la morale est l'art de vivre ensemble, il est clair que les règles, ou pour mieux dire les techniques, y ont leur place. Car les problèmes d'une communauté sont souvent des problèmes techniques : la répartition de la richesse et de la population, la gestion appropriée des ressources naturelles, l'organisation de la vie de famille, le soin des malades et des handicapés, et l'adaptation harmonieuse des différences individuelles.

Le moraliste est donc un technicien, consulté sur ces problèmes comme on consulte un architecte pour bâtir une maison ou un ingénieur pour construire un pont. À l'instar de la médecine, de la cordonnerie, de la cuisine, du métier de tailleur, de fermier ou de menuisier, vivre ensemble requiert un certain "savoir-faire". Cela exige l'acquisition et l'usage de certains talents.

Mais dans les faits, le moraliste est devenu beaucoup plus qu'un consultant technique. Il est devenu une mégère. De sa chaire ou de son étude, il harangue l'espèce humaine, distribuant louanges et blâmes, surtout des blâmes, comme la gueule d'un dragon crache du feu. Car personne ne suit ses conseils. On lui demande comment agir au mieux dans telle ou telle circonstance. Il répond,

et tout le monde semble d'accord avec lui. Puis, les gens s'en vont et font tout autre chose, soit qu'ils aient trouvé son conseil trop difficile à suivre, soit qu'ils désirent justement faire le contraire. Cela arrive si régulièrement que le moraliste perd patience et commence à leur jeter l'anathème. Lorsque c'est sans effet, il recourt à la violence physique et fait appliquer ses décisions par des policiers, à coup de punitions et de peines d'emprisonnement. Car la communauté est son propre moraliste. Elle élit et paye des juges, policiers et prêcheurs, comme pour dire : "Lorsque je regimbe, s'il vous plaît, frappez-moi."

À première vue, le problème semble se réduire à ceci : les morales sont faites pour résoudre la question de la distribution inéquitable du plaisir et de la douleur. Cela signifie que certains individus auront moins de plaisir et davantage de douleur. Ces individus supporteront ce sacrifice comme s'il était de règle, seulement par crainte de souffrir encore davantage s'ils ne coopéraient pas. On présume que chacun travaille pour lui-même et considère les intérêts de la communauté uniquement dans la mesure où ils sont à l'évidence ses intérêts propres.

À partir de là, les moralistes ont élaboré la théorie que l'homme est fondamentalement égoïste, ou qu'il a un penchant inhérent vers le mal. L'homme "naturel" vit avec un mobile : protéger son corps de la douleur et lui offrir du plaisir. Parce qu'il ne peut éprouver de sensations qu'avec son propre corps, il s'intéresse peu aux sensations des autres. Il ne va donc se soucier des autres qu'en fonction de récompenses ou de punitions, c'est-à-dire en fonction de son propre intérêt à l'intérieur de l'intérêt de la communauté.

Le problème n'est heureusement pas si simple. Car parmi les choses qui donnent du plaisir à l'homme figurent les relations avec

d'autres êtres humains : la conversation, manger ensemble, chanter, danser, avoir des enfants ou coopérer dans le travail, "plus facile à plusieurs". En fait, l'un des plus grands plaisirs est de se trouver plus ou moins inconscient de sa propre existence, d'être absorbé par des spectacles, des sons, des lieux et des gens intéressants. Réciproquement, l'une des pires souffrances est d'être conscient, de se sentir non absorbé, coupé de la communauté et du monde environnants.

L'ensemble du problème n'a pas de solution tant que nous y pensons en termes de motivation "de plaisir ou de douleur", ou, en fait, en fonction de quelque "motivation" que ce soit. Car l'homme a un problème moral que les autres animaux vivant en communauté n'ont pas, pour la raison même qu'il se préoccupe autant de mobiles. S'il était vrai que le principe du plaisir ou de la douleur motivait nécessairement l'homme, il n'y aurait aucune matière à discuter de la conduite humaine. Une conduite motivée est une conduite déterminée ; elle sera ce qu'elle sera, il n'y a rien de pertinent à en dire. Il ne peut y avoir de morale créative si l'homme n'est pas libre.

C'est ici que les moralistes se trompent. S'ils veulent que l'homme change sa manière de vivre, ils doivent admettre qu'il est libre, car s'il ne l'est pas, toutes leurs colères et protestations n'y changeront rien. D'autre part, un homme qui agit en fonction des menaces d'un moraliste ou du leurre de ses promesses n'agit pas librement ! Si un homme n'est pas libre, menaces et promesses pourront modifier sa conduite, mais ne la changeront pas dans son essence. S'il est libre, menaces et promesses contredisent cette liberté.

L'esprit divisé ne peut pas saisir la signification de la liberté. Si je me sens dissocié de mon expérience et du monde, je

concevrai ma liberté comme ma capacité à m'imposer au monde, et la fatalité comme la capacité du monde à s'imposer à moi. Mais pour l'esprit entier, il n'y a pas d'opposition entre "je" et le monde. Il y a juste un seul processus en déroulement, qui préside à tout ce qui se produit. Ce processus lève mon petit doigt et il provoque des tremblements de terre. Ou, si vous préférez, je lève mon petit doigt et je provoque aussi des tremblements de terre. Personne ne prédestine et personne n'est prédestiné.

C'est évidemment une étrange vision de la liberté. Nous avons coutume de penser que, s'il existe une quelconque liberté, elle réside non pas dans la nature, mais dans la volonté humaine individualisée et son pouvoir de choisir.

Mais ce que nous entendons ordinairement par choix n'est pas la liberté. Les choix sont habituellement des décisions motivées par le plaisir ou la douleur, et l'esprit divisé agit dans le seul but d'immerger "je" dans le plaisir et de le sortir de la douleur. Mais les plus grands plaisirs sont ceux que nous ne planifions pas, et le pire aspect de la douleur est de l'attendre et d'essayer de lui échapper lorsqu'elle survient. Vous ne pouvez projeter d'être heureux. Vous pouvez projeter d'exister, mais l'existence et la non-existence ne sont en elles-mêmes ni agréables ni douloureuses. Des médecins ont été jusqu'à me certifier qu'en certaines circonstances, la mort pouvait être une expérience fort plaisante.

Nous avons la sensation de ne pas être libres parce que nous essayons de réaliser des choses impossibles, voire sans signification. Vous n'êtes pas "libre" de dessiner un cercle carré, de vivre sans tête ou d'empêcher certains réflexes. Ce ne sont pas des obstacles à la liberté ; ce sont des conditions de la liberté. Je ne serais pas libre de dessiner un cercle si d'aventure il devait se muer en cercle carré. Je ne suis pas, Dieu merci, libre de partir me

promener en laissant ma tête à la maison. De même ne suis-je pas libre de vivre en un autre instant que celui-ci ou de me séparer de mes sentiments. Bref, je ne suis pas libre lorsque j'essaye de faire des choses contradictoires, comme bouger sans changer de position ou me brûler les doigts sans ressentir de douleur.

D'un autre côté, je suis libre ; et le processus du monde est libre de faire tout ce qui n'est pas une contradiction. Une question surgit alors : est-il contradictoire, est-il impossible d'agir ou de prendre ses décisions sans que le plaisir en soit le but final ? La théorie selon laquelle nous devrions inévitablement faire ce qui nous procurerait le plus grand plaisir ou la moindre douleur est dépourvue de sens et fondée sur une confusion de termes. Dire que je décide de faire quelque chose parce que cela me plaît signifie seulement que j'ai décidé quelque chose parce que je l'ai décidé. Si "le plaisir" est dès le départ défini comme "ce que je préfère", alors ce que je préfère sera toujours le plaisir. Si je préfère la douleur, comme un masochiste, alors la douleur sera plaisir. En bref, la théorie pose cette question dès le départ en disant que le plaisir désigne ce que l'on désire : tout ce que nous désirons est donc plaisir.

Mais je tombe directement dans la contradiction lorsque j'essaye d'agir et de prendre des décisions dans le but d'être heureux et "d'éprouver du plaisir". Car plus j'agis en fonction de futurs plaisirs, moins je suis capable d'en jouir. En effet, tous les plaisirs sont présents, et rien d'autre que la conscience totale du présent ne peut garantir ne serait-ce qu'un début de bonheur futur. Je peux agir dans le but de manger demain ou de partir en excursion à la montagne la semaine prochaine, mais il n'y a vraiment aucun moyen d'être certain que cela me rendra heureux. Au contraire, c'est une banalité de dire que rien ne détruit autant

un "plaisir" que de s'imaginer en train de l'éprouver pour voir s'il vous plaît. Vous ne pouvez vivre qu'en un instant à la fois, et ne pouvez penser simultanément à écouter les vagues et à savoir si vous appréciez d'écouter les vagues. Des contradictions de ce genre sont les seuls types d'action sans aucune liberté.

Une autre théorie du déterminisme énonce que tous nos actes sont sous-tendus par "des mécanismes mentaux inconscients" et que, pour cette raison, même les décisions les plus spontanées ne sont pas libres. Voilà seulement un autre exemple de division de l'esprit, car quelle est la différence entre "moi" et des "mécanismes mentaux" conscients ou non ? Qui est animé par ces processus ? La notion selon laquelle chacun est motivé par quelque chose vient de l'illusion persistante du "je". L'homme réel, l'organisme-en-relation-avec-l'univers, est la motivation inconsciente. Et parce qu'il l'est, il n'est pas animé par elle. Autrement dit, il ne s'agit pas de mobile mais simplement d'opération. D'ailleurs, il n'y a pas d'esprit "inconscient" distinct du conscient, car l'esprit "inconscient" est conscient, non pas de lui-même, mais précisément comme les yeux voient mais ne se voient pas eux-mêmes.

De là vient la supposition que l'opération dans son ensemble, le processus global d'action qu'est l'homme-et-l'univers, est une suite déterminée d'événements dans laquelle chaque événement est le résultat inévitable des causes précédentes.

Nous ne pouvons traiter ce problème exhaustivement, ni même de manière adéquate. Mais il suffira pour l'instant de bien comprendre que c'est l'une des plus grandes "questions ouvertes" de la science, et qu'elle n'est pas près d'être tranchée. L'idée que le passé détermine le présent peut être une illusion de langage. Parce que nous devons décrire le présent en fonction du passé, il

semblerait que le passé "explique" le présent. Pour dire "comment" quelque chose se produit, nous décrivons la chaîne d'événements dont cette chose paraît faire partie.

La bouteille fut heurtée. Elle tomba sur le sol. Je l'ai laissée tomber. Mes doigts étaient glissants. J'avais du savon sur mes mains. Est-il légitime de mettre des "parce que" entre ces énoncés ? Nous le faisons, car on peut parier sans risque que si je lâche la bouteille, elle tombera sur le plancher. Mais cela ne prouve pas que je l'ai faite tomber ou qu'il fallait qu'elle tombe. Les événements paraissent rétrospectivement inévitables parce qu'une fois qu'ils se sont produits, rien ne peut plus les changer. Néanmoins, ces paris sans risque pourraient aussi bien prouver que les événements ne sont pas déterminés mais conséquents. Autrement dit, le processus universel agit librement et spontanément à tout instant, mais tend à produire des événements en séries régulières et donc prévisibles.

Qu'il décide ou non du résultat d'une opération, l'esprit non divisé ressent certainement la liberté et transpose dans la sphère morale une façon de vivre qui a toutes les marques de l'action libre et créative.

Il est facile de voir que la plupart des actes réputés mauvais dans les morales conventionnelles concernent l'esprit divisé. De loin, la plus grande partie de ces actes vient de désirs exagérés, désirs de choses loin d'être nécessaires à la santé de l'esprit et du corps, en reconnaissant que "santé" est un terme relatif. Des désirs aussi incongrus et insatiables voient le jour parce que l'homme exploite ses appétits pour donner au "je" un sentiment de sécurité.

Je suis déprimé et veux sortir "je" de cette dépression. Le contraire de la dépression est la gaîté, mais parce que la

dépression n'est pas la gaîté, je ne peux me forcer à être gai. Je peux toutefois me soûler. Cela me rend merveilleusement gai, de sorte que lorsque la prochaine dépression arrive, je dispose d'un remède rapide. Les dépressions subséquentes auront la voie libre pour se faire plus profondes et plus sombres, parce que je ne digère pas l'état dépressif et n'élimine pas son poison. J'ai donc besoin de me soûler encore plus pour les noyer. Très vite, je commence à me haïr de me soûler autant, ce qui me déprime encore plus, et ainsi de suite.

Ou peut-être ai-je une grande famille et vis-je dans une maison hypothéquée pour laquelle j'ai dépensé toutes mes économies. Je dois travailler dur à un boulot qui ne m'intéresse pas particulièrement, afin de payer les traites. Cela ne me dérange pas de travailler autant, mais je persiste à me demander ce qui arriverait si je tombais malade, ou si une guerre éclatait et que j'étais appelé. Je préférerais ne pas penser à ces choses et épargner ces soucis à "je". Car je suis sûr que je vais tomber malade si je continue. Mais il est si difficile de s'arrêter, et le souci me ronge d'autant plus profondément qu'il rend la maladie plus probable. Il me faut me soulager, aussi commencé-je en désespoir de cause à jouer aux courses, essayant de noyer mes soucis dans l'espoir quotidien que mon cheval puisse gagner. Et ainsi de suite.

Le moraliste conventionnel n'a rien pour contribuer à résoudre ces problèmes. Il peut montrer les effrayants méfaits de l'alcoolisme et du jeu, mais cela revient simplement à alimenter la dépression et l'inquiétude. Il peut promettre des récompenses célestes pour la souffrance patiemment endurée, mais cela aussi est un genre de jeu. Il peut attribuer la dépression ou l'inquiétude au système social, et presser les infortunés de rallier la révolution.

En bref, il peut soit effrayer le "je", soit l'encourager ; soit en poussant l'individu à se fuir lui-même, soit en le faisant courir après lui-même. Il peut encenser les vertus et encourager les autres à trouver de la force dans les exemples de grands hommes. Il peut réussir dans la mesure où il suscite les plus vigoureux efforts pour imiter la sainteté, réfréner les passions et mettre en pratique retenue et charité. Toutefois, rien de tout cela ne libère quiconque, car derrière toute imitation et discipline, il y a encore des mobiles.

Si je suis effrayé, mes efforts pour me sentir courageux et agir courageusement sont mus par la peur, car je suis effrayé par la peur, ce qui revient simplement à dire que mes efforts pour échapper à ce que je suis tournent en rond. À côté des exemples de saints et de héros, je me sens honteux de ne rien valoir, et je commence donc à pratiquer l'humilité à cause de mon orgueil blessé, et la charité à cause de mon égoïsme. Le mobile est toujours de faire équivaloir "je" à quelque chose. Je dois être droit, bon, authentique, héroïque, aimant, effacé. Je m'efface afin de m'affirmer, et me trahis afin de me rester fidèle. L'ensemble de l'affaire est une contradiction.

L'esprit chrétien a toujours été hanté par le sentiment que les péchés des saints sont pires que les péchés des pécheurs et que, mystérieusement, celui qui lutte pour le salut est plus proche de l'enfer que la prostituée ou le voleur éhontés. Il a reconnu que le Diable est un ange, et qu'en tant que pur esprit il n'est pas vraiment intéressé par les péchés de la chair. Les péchés selon le coeur du Diable sont les dédales de l'orgueil spirituel, les labyrinthes de la déception de soi et les subtiles moqueries de l'hypocrisie, où le masque se cache derrière le masque, puis derrière un autre masque, et où la réalité est entièrement perdue.

Celui qui voudrait être saint marche droit dans les mailles de ce filet parce qu'il voudrait devenir un saint. Son "je" trouve la sécurité la plus profonde dans une satisfaction d'autant plus intense qu'elle est si intelligemment dissimulée, la satisfaction d'être contrit de ses péchés, et contrit de tirer orgueil de sa contrition. Dans un cercle vicieux aussi pervers, les masques derrière les masques sont infinis. Ou, pour dire cela d'une autre manière, celui qui se tiendrait en dehors de lui-même pour pouvoir se frapper devrait ensuite frapper le soi qui se tient en dehors. Et ainsi de suite, éternellement.

Aussi longtemps que devenir est un mobile, aussi longtemps que l'esprit croit en la possibilité d'échapper à ce qu'il est ici et maintenant, il ne peut y avoir de liberté. La vertu sera recherchée exactement pour les mêmes raisons que le vice, et le bien et le mal alterneront en tant que pôles opposés d'un seul et même cercle. Le "saint" qui paraît avoir subjugué son amour de lui-même par la violence spirituelle l'a seulement dissimulé. Son succès apparent convainc les autres qu'il a trouvé la "juste voie", et ils suivent son exemple assez longtemps pour que la trajectoire s'inverse, quand la licence devient l'inévitable réaction au puritanisme.

Bien sûr, il paraît abjectement fataliste d'avoir à admettre que je suis ce que je suis, et qu'aucune échappatoire ni nuance n'est possible. Il semble que si je suis effrayé, alors je suis "collé" à la peur. Mais en fait je ne suis enchaîné à la peur qu'aussi longtemps que j'essaye de m'en sauver. D'un autre côté, quand je n'essaye pas de me sauver, je découvre qu'il n'y a rien de "collé" ou de fixé dans la réalité de l'instant. Lorsque je suis conscient de ce sentiment sans le nommer, sans l'appeler "peur", "mauvais", "négatif", etc., il se change instantanément en quelque chose d'autre, et la vie continue librement. Le sentiment ne se perpétue

plus en fabriquant celui qui le ressent.

Nous voyons peut-être maintenant pourquoi l'esprit non divisé n'emprunte pas ces moyens d'échapper au présent qu'on appelle habituellement "le mal". La vérité supérieure selon laquelle l'esprit non divisé est conscient de l'expérience en tant qu'unité, du monde en tant que lui-même et du fait que l'entière nature de l'esprit et de la conscience est vouée à s'unifier à ce qu'il connaît, suggère un état qu'on appellerait couramment l'amour. Car l'amour qui s'exprime en acte créatif est beaucoup plus qu'une émotion. Ce n'est pas une chose que vous pouvez "ressentir" ou "connaître", retenir et définir. L'amour est le principe organisateur et unificateur qui fait du monde un univers et de la masse désintégrée une communauté. C'est la véritable essence et la marque distinctive de l'esprit, qui se manifeste en actes lorsque l'esprit est entier.

Car l'esprit doit s'occuper de ou s'absorber dans quelque chose, précisément comme un miroir doit toujours refléter quelque chose. Quand il ne s'occupe pas de lui-même, comme si un miroir se réfléchissait lui-même, il doit être intéressé, ou absorbé, par d'autres gens et choses. Comment aimer n'est pas un problème. Nous aimons. Nous sommes amour, et le seul problème est la direction que prend cet amour, s'il doit jaillir droit comme la lumière du soleil ou essayer de se retourner sur lui-même comme une "chandelle sous un boisseau".

Libéré de l'amour de soi, qui est une impasse, l'esprit de l'homme aspire l'univers entier dans sa propre unité comme une seule goutte de rosée semble contenir la totalité du ciel. C'est cela, plus qu'aucune émotion, le pouvoir, le principe de l'action libre et de la morale créative. Par contre, la moralité des règles et des régulations fondées sur des récompenses et des punitions, même

intangibles comme la douleur de la culpabilité ou le plaisir du respect de soi, n'a rien à voir avec l'action libre. C'est une manière de gouverner des esclaves par "exploitation bienveillante" de leurs illusions, et qui, aussi loin qu'on s'y engage, ne peut jamais mener à la liberté.

Là où il doit y avoir action créative, il est totalement hors de propos de discuter de ce que nous devrions ou ne devrions pas faire pour être droit et bon. Un esprit honnête et sincère ne cherche pas à être bon, à gérer ses relations avec autrui de manière à vivre selon une règle. Il ne cherche pas non plus à être libre, ni à agir de façon perverse juste pour démontrer son indépendance. Son intérêt ne réside pas en lui-même, mais dans les gens et les problèmes dont il a conscience; ce sont eux, "lui-même". Il n'agit pas en fonction de lois, mais en fonction des circonstances présentes, et le "bien" qu'il souhaite aux autres n'est pas la sécurité, mais la liberté.

Rien n'est vraiment plus inhumain que les relations humaines fondées sur des morales. Lorsqu'un homme donne du pain dans le but d'être charitable, vit avec une femme dans le but d'être fidèle, ou refuse de tuer dans le but d'être pacifique, il est aussi froid qu'un coquillage. En réalité, il ne voit pas les autres personnes. Juste un peu moins froide est la bienveillance qui jaillit de la pitié, qui s'attaque à la souffrance parce qu'elle en trouve le spectacle dégoûtant.

Mais il n'y a pas de formule pour susciter la chaleur authentique de l'amour. L'amour ne peut pas être imité. Vous ne pouvez pas le faire naître, ni par le raisonnement, ni en forçant vos émotions, ni en vous dédiant solennellement au service de l'humanité. Chacun recèle de l'amour, mais il ne s'épanouit qu'avec la certitude que s'aimer soi-même est impossible et frustrant.

Cette conviction ne naîtra pas dans les condamnations, la haine de soi, ou en jetant l'anathème sur l'égoïsme. Elle naît seulement dans la conscience que l'on n'a pas de soi à aimer.

Chapitre IX : La religion revisitée.

J'ai débuté ce livre par l'hypothèse que la science et la philosophie scientifique ne proposent rien qui soutienne la croyance religieuse. Je n'ai pas discuté cette question mais je l'ai prise comme point de départ. J'ai adopté le point de vue répandu selon lequel l'existence de Dieu, d'un absolu ou d'un ordre éternel au-delà de ce monde est sans signification et ne repose sur rien de logique. J'ai accepté que de telles idées soient sans valeur pour la prévision scientifique, et que tout événement connu s'explique plus simplement sans elles. En même temps, j'ai dit que la religion n'a pas besoin de s'opposer à ce point de vue, car presque toutes les traditions spirituelles reconnaissent l'existence d'une étape dans le développement de l'homme où il lui faut abandonner la croyance, par opposition à la foi, et ses certitudes.

Jusqu'ici, je ne pense pas avoir prétendu quoi que ce soit d'invérifiable par l'expérimentation, ou avancé quoi que ce soit de sérieusement contraire au point de vue scientifique sur le monde. Néanmoins, nous sommes maintenant parvenus à une position à partir de laquelle les principales idées de la religion et de la métaphysique traditionnelles peuvent à nouveau s'avérer intelligibles et sensées, non pas en tant que croyances, mais comme symboles valables de l'expérience.

Science et religion parlent du même univers, mais utilisent des langages différents. En général, les énoncés de la science se rapportent au passé et au futur. Le scientifique décrit des événements. Il nous dit "comment" les choses se produisent au

moyen d'un compte rendu détaillé de ce qui s'est produit. Il découvre que les événements ont lieu selon des fréquences et des ordres variables, et sur ces bases fait des paris ou des prévisions à la lumière desquelles nous pouvons aménager ou adapter de manière pratique le cours des événements. Pour faire ces paris, il n'a pas besoin de connaître Dieu ou la vie éternelle. Il a besoin de connaître le passé, ce qui s'est déjà produit.

D'un autre côté, les énoncés de la religion se rapportent au présent. Mais les religieux, comme les scientifiques, ont l'impression que la religion s'intéresse davantage au passé et au futur. C'est une méprise naturelle, parce que la religion semble affirmer comment ce monde commença et comment il va finir. Elle a longtemps été liée à la prophétie, qui est assurément de même nature que la prévision. Elle déclare que ce monde fut fait par Dieu, et qu'il le fit avec un dessein qui sera accompli dans un futur lointain, dans "la vie du monde à venir". Elle affirme en outre que l'homme a une âme immortelle, et prophétise qu'elle survivra à sa mort physique et vivra éternellement.

Le scientifique peut donc légitimement dire que de telles prédictions sont invérifiables et que bien peu de références à des événements passés authentifiés les étayent. Lorsqu'il essaye de découvrir les fondements de ces prédictions, il trouve davantage d'émotion que de raison. Les personnes religieuses espèrent ou croient qu'elles s'avéreront vraies.

Néanmoins, l'histoire de toute religion importante inclut des gens qui comprenaient les idées et les affirmations religieuses d'une manière très différente. Dans l'ensemble, cela s'est avéré plus vrai à l'Est qu'à l'Ouest, bien que l'histoire chrétienne recèle une longue liste d'hommes et de femmes qui auraient pu s'entendre avec des Hindous et des Bouddhistes orthodoxes.

De ce point de vue différent et, pensons-nous, plus profond, la religion n'est pas un système de prédictions. Ses doctrines ne se rapportent pas au futur et à l'éternité, mais au présent et à l'éternel. Elles ne sont pas un ensemble de croyances et d'espérances mais, au contraire, un ensemble de symboles vivants de l'expérience présente.

Traditionnellement, ces symboles sont de deux sortes. Les uns décrivent la manière religieuse de comprendre le présent sous la forme d'images et d'histoires concrètes. Les autres le décrivent dans un langage abstrait, négatif, souvent similaire à celui de la philosophie académique. Par commodité, nous pouvons appeler ces deux sortes de symboles le religieux et le métaphysique. Mais nous devons nous souvenir que "la métaphysique", prise dans ce sens-là, n'est pas de la philosophie spéculative. Ce n'est pas une tentative de devancer la science et de donner une description logique de l'univers et de ses origines ; mais plutôt une manière de représenter une connaissance du présent. Les symboles religieux sont particulièrement caractéristiques du Christianisme, de l'Islam et du Judaïsme, alors que les doctrines de type oriental sont davantage métaphysiques.

Nous avons dit que la science et la religion parlent toutes deux du même monde, et d'un bout à l'autre de ce livre, nous nous sommes toujours intéressés à la vie quotidienne, à ce qui peut être vu, ressenti et expérimenté. Les religieux nous accuseront donc de réduire la religion au "naturalisme", d'identifier Dieu à la nature et de tourner en dérision, de travestir la religion en écartant "son contenu surnaturel essentiel".

Mais lorsque vous demandez aux théologiens ce qu'ils entendent par "surnaturel", ils recourent immédiatement au langage scientifique. Ils parlent, en termes d'histoire passée et de

prédictions futures, d'un Dieu ayant "une réalité concrète distincte de l'univers". Ils insistent sur le fait que le monde surnaturel n'est pas du même "ordre" que l'univers étudié par la science, mais existe sur un autre plan, invisible à nos sens naturels. Voilà qui semble relever du psychique, de quelque chose du même ordre que les phénomènes de télépathie, clairvoyance et claire audition.

C'est toutefois du naturalisme pur et simple ; c'est même de la pseudo-science. Car science et naturalisme ne s'occupent pas nécessairement que de choses accessibles aux sens. Personne n'a vu d'électrons ou de quanta, ni été capable de construire une image sensible de l'espace courbe. Si les phénomènes psychiques existent, il n'y a aucune raison de supposer qu'on ne puisse pas les étudier scientifiquement, et qu'ils ne soient pas simplement un autre aspect de "la nature". En fait, la science s'intéresse à d'innombrables choses que les sens ne peuvent pas expérimenter, qui sont exclues de l'expérience immédiate, par exemple, tout le passé, le processus de la gravité, la nature du temps ou le poids des planètes et des étoiles. Ces choses indiscernables sont déduites de l'expérience immédiate par la logique. Elles sont des hypothèses qui semblent donner une explication raisonnable à des événements observés. Il en va exactement de même pour le Dieu théologique : c'est une hypothèse qui rassemble toute expérience.

Lorsqu'un théologien fait une telle hypothèse, il utilise les méthodes de la science et entre dans son domaine. Il doit donc s'attendre à être interrogé, examiné et critiqué par ses confrères naturalistes.

La différence entre le naturel et le surnaturel peut cependant être comprise d'une manière plus simple et bien plus utile. Si "la nature" est le domaine de la science, nous pouvons dire

qu'elle est ce monde-ci, tel qu'il est nommé, mesuré et classifié. La nature est le monde que la pensée a analysé et réparti en groupes appelés "choses". Elle a, comme nous l'avons dit, donné aux choses une identité en les nommant. Elle distingue le mouvement de la tranquillité en comparant quelque chose qui bouge rapidement avec autre chose qui bouge lentement, même si les deux bougent.

Ainsi, le monde de la nature dans son ensemble est relatif et créé par la pensée et la comparaison. La tête est-elle "réellement" distincte du cou ? Pourquoi n'inclurions-nous pas la "chose" appelée "cou" dans la "chose" appelée "tête", précisément comme la tête inclut le nez ? Il fut convenu que tête et cou forment deux choses au lieu d'une. En ce sens, les anciens métaphysiciens ont parfaitement raison lorsqu'ils disent que l'univers entier est une production de l'esprit. Ils veulent parler de l'univers des "choses".

D'un autre côté, le monde surnaturel et absolu est cette réalité mystérieuse que nous avons ainsi nommée, classifiée et divisée. Ce n'est pas une production de l'esprit mais nous n'avons aucune manière de définir ou de décrire ce que c'est. À chaque instant nous en avons conscience, et c'est notre conscience. Nous ressentons et percevons ce monde, et il est nos sentiments et sensations. Tenter de le connaître et de le définir revient toutefois à essayer de faire en sorte qu'un couteau se coupe lui-même. Qu'est ceci ? C'est une rose. Mais "une rose" est un son. Qu'est-ce qu'un son ? Un son est un impact d'ondes de l'air contre le tympan. Une rose serait donc un impact d'ondes aériennes contre le tympan? Non, une rose est une rose... est une rose est une rose est une rose...

Définir se résume à établir des correspondances une à une entre des groupes de données sensorielles et des sons, mais parce que les sons sont des données sensorielles, l'entreprise tourne

finalement en rond. Le monde réel qui fournit à la fois ces données et les organes qui les perçoivent demeure un insondable mystère.

De ce point de vue, nous n'aurons aucune difficulté à éclairer la signification de certaines écritures anciennes. Le Dhammapada, un recueil de paroles du Bouddha, commence par : "Tout ce que nous sommes est le produit de ce que nous avons pensé. Tout cela est fondé sur nos pensées ; est façonné par nos pensées." C'est en effet le même énoncé qui ouvre l'Évangile selon saint Jean : "Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Toutes les choses furent faites par lui (le Verbe), et sans lui rien de ce qui fut fait n'aurait été fait." Par les pensées ou mots mentaux, nous distinguons ou "fabriquons" les choses. Sans les pensées, il n'y a pas de "choses" ; il y a juste une réalité indéfinie.

Si vous voulez être poétique, vous pouvez assimiler cette réalité indéfinie au Père, parce qu'il est l'origine ou le fondement des "choses". Vous pouvez appeler pensée le Fils "de même substance que le Père", le Fils "par qui toutes choses furent faites", le Fils qui doit être crucifié si nous sommes appelés à voir le Père, tout comme nous devons considérer la réalité sans mots pour la voir comme elle est. Par la suite, le Fils renaît d'entre les morts et retourne au ciel. De même, lorsque nous voyons la réalité comme elle est, nous sommes libres d'utiliser la pensée sans être trompés par elle. Elle "retourne au ciel" au sens où nous la reconnaissons comme partie de la réalité et non comme quelque chose qui lui serait extérieur.

Autrement, nous pouvons appliquer à cette réalité indéfinie le langage négatif, métaphysique. C'est l'infini, non le défini. C'est l'éternel, le présent sans fin, non le passé et le futur, non les conventions de pensée et de temps. C'est l'invariable, au sens où

l'idée de changement est seulement un autre mot, une autre définition, que la réalité appelée changement surpasse. À l'évidence, si tout mouvement est relatif, il n'y a pas de mouvement absolu. Il serait sans signification de dire que tous les corps de l'univers se meuvent uniformément à seize mille kilomètres par minute, parce que "tous" exclut tout autre corps par rapport auquel on pourrait les dire en mouvement.

Le langage métaphysique est négatif parce qu'il essaye de dire que les mots et les idées n'expliquent pas la réalité. Il ne tente pas de nous persuader que la réalité est semblable à une masse illimitée de gelée transparente. Il ne parle pas de quelque abstraction impalpable, mais du monde véritable, dans lequel nous vivons. Cette expérience que nous appelons choses, couleurs, sons, odeurs, goûts, formes et poids n'est pas en soi chose, forme, nombre, ni rien, mais en cet instant, nous la contemplons. Nous contemplons donc le Dieu que des doctrines traditionnelles appellent la Réalité illimitée, informe, infinie, éternelle, non divisée, impassible et invariable, l'Absolu au-delà du relatif, la Signification au-delà des pensées et des mots[13]. Naturellement, la Signification est sans signification, parce qu'à la différence des mots, elle n'a pas de signification mais elle est signification. En soi, un arbre est sans signification, mais il est la signification du mot "arbre".

Il est facile de voir que ce genre de langage, qu'il soit sous sa forme religieuse ou métaphysique, peut mener à toutes sortes d'incompréhensions. Car lorsque l'esprit est divisé, et que "je" veut s'échapper de l'expérience présente, toute la notion de monde surnaturel lui offre cette échappatoire. Le "je" s'oppose au changement malheureux et s'accroche donc à l'Absolu "invariable", oubliant que cet Absolu est aussi le "non-fixé". Lorsque la vie offre

une expérience amère, le "je" ne peut la supporter qu'avec la garantie qu'elle fait partie des projets d'un Dieu-Père aimant. Mais cette garantie même rend impossible de bien concevoir "l'amour de Dieu", qui, comme on le sait, exige l'abandon du "je".

La mauvaise compréhension des idées religieuses est illustrée avec éclat par ce que les hommes ont fait de la doctrine de l'immortalité, du ciel et de l'enfer. Pourtant, il devrait maintenant être clair que la vie éternelle signifie s'apercevoir que le présent est la seule réalité, et que le passé ou le futur ne peuvent en être distingué que dans un sens conventionnel. L'instant est la "porte du ciel", le "chemin droit et étroit qui mène à la vie", parce qu'il n'offre pas de place au "je" séparé. Dans cette expérience, il n'y a personne pour expérimenter l'expérience. "L'homme riche" ne peut pas passer par cette porte parce qu'il porte trop de bagages; il se cramponne au passé et à l'avenir.

On pourrait citer des pages entières de littérature spirituelle de toute époque et toute provenance pour montrer que la vie éternelle a bien été comprise dans ce sens. L'extrait de Eckhart qui suit suffira : "L'instant même où Dieu fit le premier homme et l'instant même où le dernier homme disparaîtra, et l'instant même où je parle sont tous réunis en Dieu, en qui il n'y a qu'un seul Instant. Regardez ! La personne qui vit dans la lumière de Dieu n'est consciente ni du temps passé ni du temps à venir mais seulement d'une unique éternité... Aussi ne retire-t-il rien de nouveau des événements futurs, ni du hasard, car il vit en l'instant même, infailliblement "de verdure nouvellement vêtu"."

Si vous mourez et naissez à chaque instant, les prétendues prévisions scientifiques sur ce qui arrive après la mort sont sans grande conséquence. Toute la splendeur de la chose est que nous ne savons pas. Les idées d'une survie ou d'une annihilation sont

pareillement fondées sur le passé, sur le souvenir de l'éveil et du sommeil ; et les notions d'éternelle continuité et d'éternel néant sont, sous leurs différents aspects, sans signification.

Il ne faut qu'une faible imagination pour concevoir que le temps éternel est un monstrueux cauchemar, et qu'entre ciel et enfer tels qu'ils sont ordinairement perçus, il y a donc peu à choisir. Le désir de continuer pour toujours ne peut paraître attirant que lorsqu'on pense au temps indéfini plutôt qu'au temps infini. C'est une chose d'avoir autant de temps que l'on veut, mais c'en est une toute autre que d'avoir un temps sans fin.

Car il n'y a aucune joie dans la continuité, dans le perpétuel. Nous désirons cela seulement parce que le présent est vide. Une personne qui essaye de manger de l'argent est toujours affamée. Lorsque quelqu'un dit : "Il est temps de s'arrêter maintenant !", il s'affole parce qu'il n'a encore rien eu à manger, et veut toujours davantage de temps pour continuer à manger de l'argent, espérant toujours que la satisfaction est au coin de la rue. Nous ne voulons pas réellement la continuité, mais plutôt une expérience présente de bonheur total. La pensée de vouloir qu'une telle expérience se poursuive en permanence découle de la conscience de soi pendant l'expérience, qui nous rend incomplètement conscient d'elle. Aussi longtemps que le sentiment d'un "je" vivant cette expérience existe, l'instant n'est pas tout. La vie éternelle est comprise lorsque la dernière trace de différence entre "je" et "maintenant" a disparu, lorsqu'il n'y a que ce "maintenant" et rien d'autre.

Par contraste, l'enfer ou "la damnation éternelle" n'est pas l'éternité du temps se poursuivant pour toujours, mais celle du cercle non brisé, la permanence et la frustration de tourner en rond à la poursuite de quelque chose qui ne pourra jamais être atteint. L'enfer est aveuglement, impasse éternelle du

narcissisme, de la conscience de soi, de la possession de soi. C'est essayer de voir ses propres yeux, d'entendre ses propres oreilles et d'embrasser ses propres lèvres.

Cependant, voir que la vie est complète en chaque instant, entière, non divisée, et toujours nouvelle, c'est comprendre le sens de la doctrine selon laquelle Dieu, le ceci indéfinissable, est tout en tout dans la vie éternelle, et constitue le Motif final ou la Fin pour laquelle tout existe. Parce que l'avenir ne peut jamais être atteint, comme la carotte, il est toujours devant l'âne, l'accomplissement du dessein divin n'attend pas l'avenir. Il se trouve dans le présent, non par acte d'abandon à un fait immuable, mais parce qu'il n'y a personne à qui s'abandonner.

Là est la signification du principe religieux universel et sans cesse répété selon lequel l'homme doit s'abandonner lui-même pour connaître Dieu. C'est une platitude, et pourtant rien n'est plus difficile ni aussi peu compris. Comment un soi, égoïste, peut-il s'abandonner lui-même ? Non par son propre pouvoir, dit le théologien, mais par le don de la grâce divine, le pouvoir qui rend l'homme capable d'accomplir ce qui dépasse ses forces propres. Mais cette grâce est-elle donnée à tous, ou seulement à quelques élus qui, lorsqu'ils la reçoivent, n'ont d'autre choix que de s'y abandonner ? Certains disent qu'elle vient à tous, mais qu'il y a ceux qui acceptent son aide et ceux qui la refusent. D'autres disent qu'elle touche des élus, mais insistent pour l'essentiel sur le pouvoir que les individus ont de l'accepter ou de la refuser.

Cependant, le problème reste entier. On remplace une question (maintenir ou soumettre le soi) par une autre (accepter ou refuser la grâce divine), mais les deux sont identiques. La religion chrétienne offre sa propre réponse cachée à ce problème avec l'idée que l'homme peut seulement s'abandonner "en Christ". Car

"Christ" témoigne de la réalité qu'il n'y a pas de soi séparé pour s'abandonner. Abandonner "je" est un faux problème. "Christ" est la compréhension qu'il n'y a pas de "je" séparé. "Je ne fais rien de moi-même... Je suis un avec le Père... Avant qu'Abraham soit, je suis."

Le seul problème est de voir qu'en cet instant vous n'avez pas de "je" à abandonner. Vous êtes complètement libre de faire cela n'importe quand, et absolument rien ne vous en empêche. C'est notre liberté. Nous ne sommes cependant pas libre de nous auto-améliorer, de nous auto-abandonner, de nous ouvrir de nous-même à la grâce, car une telle division de l'esprit est le démenti et l'ajournement de notre liberté. C'est comme essayer de manger votre bouche à la place du pain.

Est-il nécessaire de souligner l'immense différence entre concevoir que "je fais un avec le Père" et l'état d'esprit de la personne qui, comme nous le disons, "pense qu'il est Dieu" ? Si, pensant encore qu'il existe un "je" séparé, vous l'identifiez avec Dieu, vous devenez l'égocentrique insupportable qui se croit capable d'atteindre l'impossible, de dominer l'expérience et qui s'enferme dans tous les cercles vicieux qui mènent aux conclusions satisfaisantes.

Je suis le maître de mon destin ;
Je suis le capitaine de mon âme !

Lorsque le serpent avale sa queue, sa tête gonfle. C'est une chose totalement différente de voir que vous êtes votre "destin", et qu'il n'y a personne d'autre pour le maîtriser ou pour être dompté, pour dominer ou pour se soumettre.

Faut-il encore insister sur le fait que cette perte du "je" en Dieu n'est pas un miasme mystique dans lequel les "valeurs de la

personnalité" sont effacées ? Le "je" ne faisait pas, ne fait pas et ne fera jamais partie de la personnalité humaine. Il n'a rien d'unique, de "différent" ou d'intéressant. Au contraire, plus les êtres humains le poursuivent, plus ils deviennent uniformes, inintéressants et impersonnels. Plus vite les choses tournent en rond, plus tôt elles deviennent des taches indistinctes. Il est évident que les seuls gens intéressants sont ceux qui participent, et participer complètement, c'est avoir oublié "je".

Nous voyons donc que les principes fondamentaux de la philosophie, de la religion et de la métaphysique peuvent être compris de deux manières entièrement différentes. Ils peuvent être vus comme des symboles de l'esprit non divisé, des expressions de la vérité selon laquelle en chaque instant la vie et l'expérience forment un ensemble complet. "Dieu" n'est pas une définition de cet état mais une exclamation qui l'a pour sujet. Néanmoins, ces principes sont habituellement détournés en tentatives de se tenir en dehors de soi-même et de l'univers, afin de saisir et gouverner la vie et l'expérience. Quoique complexe et tortueux, ce processus se mord la queue.

Parce que les hommes ont tourné en rond pendant longtemps, les pouvoirs de la technologie ont servi à accélérer le processus, provoquant une tension insupportable pour un faible profit. La civilisation est prête à se disloquer sous l'effet d'une véritable force centrifuge. Dans une situation aussi périlleuse, le type de religion conscient auquel nous avons été habitués si longtemps n'est pas un remède, mais une partie du mal. Il ne faut pas regretter que la pensée scientifique ait affaibli sa puissance, car le "Dieu" auquel il aurait pu nous amener n'était pas la Réalité inconnue que le mot désigne, mais seulement une projection de nous-mêmes, un "je" cosmique, désincarné, voulant dominer

l'univers.

La vraie grandeur de la science n'est pas tant de nommer et de classifier, d'enregistrer et de prévoir, que d'observer et de désirer connaître les faits, où que cela paraisse mener. Quel que soit son degré de confusion entre les faits et les conventions, et entre la réalité et les divisions arbitraires, elle montre dans son ouverture d'esprit et sa sincérité certaines ressemblances avec la religion comprise dans son autre sens, plus profond. Plus grand est le scientifique, plus il est impressionné par son ignorance de la réalité et plus il conçoit que ses lois et étiquettes, descriptions et définitions sont le produit de sa propre pensée. Elles l'aident à s'accommoder du monde dans la poursuite de ses propres buts plutôt qu'à le comprendre et l'expliquer.

Plus il analyse l'univers dans l'infinitésimal, plus il trouve de choses à classifier et plus il perçoit la relativité de toute classification. Ce qu'il ne connaît pas semble augmenter en proportion de ce qu'il connaît. Il s'approche sans cesse du point où ce qui est inconnu n'est plus un simple espace blanc dans une toile de mots mais une fenêtre dans l'esprit, une fenêtre dont le nom n'est pas ignorance, mais étonnement.

L'esprit timide obstrue cette fenêtre par un gros mensonge, et demeure silencieux et inconséquent à propos de ce qu'il ne connaît pas, afin de bavarder davantage sur ce qu'il croit connaître. Il remplit les domaines inexplorés par la simple reproduction de ce qui a déjà été exploré. L'esprit ouvert sait pourtant que les territoires les plus minutieusement explorés ne sont pas du tout connus, mais seulement des milliers de fois marqués et mesurés. Le mystère fascinant de ce que nous marquons et mesurons doit en fin de compte "nous taquiner jusqu'à nous faire dérailler", jusqu'à ce que l'esprit oublie de tourner en

rond et de poursuivre ses propres processus, et devienne conscient qu'être en cet instant est pur miracle.

De manière peu différente, c'est l'essentiel de la distinction entre les sagesses orientale et occidentale. Les Upanishad indoues disent : "Celui qui pense que Dieu ne peut être compris comprend Dieu ; mais celui qui pense que Dieu peut être compris ne le connaît pas. Dieu est inconnu pour ceux qui le connaissent et est connu de ceux qui ne le connaissent pas du tout."

Goethe le dit en mots plus simples pour l'esprit moderne : "Le plus que l'homme puisse atteindre est l'étonnement, et si le premier phénomène venu l'étonné, qu'il soit satisfait; pas davantage ne pourra lui être donné, et rien de plus il n'aura à chercher ; là est la limite."

Il y a encore les mots de saint Jean de la Croix, l'un des principaux prophètes de la tradition chrétienne : "L'une des plus grandes faveurs octroyées à l'âme de passage en cette vie est sa capacité à voir si distinctement et ressentir si profondément qu'elle ne peut pas du tout saisir Dieu. Ces âmes sont ici quelque chose comme les saints dans les cieux, où ceux-là même qui connaissent Dieu le mieux perçoivent le plus clairement qu'il est infiniment insaisissable ; car ceux qui ont la vision la moins claire ne perçoivent pas aussi clairement à quel point Dieu transcende leur vision."

Un tel étonnement n'est pas manque mais accomplissement. Presque chacun l'a connu, mais seulement dans les rares instants où la foudroyante beauté de l'étrangeté détourne l'esprit de la poursuite de soi-même et le rend fugitivement incapable d'accoler des mots aux sentiments. Nous sommes donc bienheureux de vivre en une époque où la connaissance humaine est allée si loin que les mots commencent à manquer, non pas uniquement pour les choses

étranges et merveilleuses mais aussi pour les choses les plus ordinaires. La poussière sur les étagères a pris autant de mystère que les étoiles les plus éloignées; nous connaissons suffisamment les deux pour savoir que nous n'y connaissons rien du tout. Le physicien Eddington est très proche des mystiques, non dans les envols de son imagination, mais lorsqu'il dit tout simplement : "Quelque chose d'inconnu fait nous ne savons pas quoi."

Dans une telle confession, la pensée a accompli sa révolution complète et nous sommes à nouveau des enfants. À ceux qui se consacrent si fiévreusement à l'explication de toute chose, à assujettir solidement l'eau de l'existence à des papiers et des ficelles, cet aveu ne dit rien et ne signifie rien d'autre que la défaite. Aux autres, que la pensée ait accompli une révolution est une révélation de ce que l'homme a fait, non seulement en philosophie, en religion et en science spéculative, mais aussi dans les domaines de la psychologie et de la morale, dans les sentiments et la vie de tous les jours. Son esprit a traversé un tourbillon pour s'éloigner de lui-même et pour se rattraper.

Vous souffrez par votre propre faute, personne d'autre ne vous y astreint,
Personne d'autre ne soutient que vous vivez et mourez
Et tournez à toute vitesse sur la roue, et étreignez et embrassez
Ses rayons d'agonie,
Ses atours de larmes, son vaisseau de néant.

L'esprit qui découvre cela redevient complet : la séparation entre je et moi, l'homme et le monde, l'idéal et la réalité, prend fin. La paranoïa, l'esprit à côté de lui-même, devient métanoïa, l'esprit avec lui-même et donc libéré de lui-même. Dispensées de

s'étreindre elles-mêmes, les mains peuvent manier; dispensés de veiller sur eux-mêmes, les yeux peuvent voir ; dispensée d'essayer de se comprendre, la pensée peut penser. Avec de tels sentiments, visions et pensées, la vie ne demande aucun avenir pour se parfaire ni d'explication pour se justifier. En cet instant, elle est accomplie.

---

[1] Henry Miller a inclus le présent ouvrage, ainsi que du même auteur The Spirit of Zen, Zen, Behold the Spirit et The Supreme Identity, parmi les "livres de sa vie". Cf. Les Livres de ma vie, Paris, Gallimard, 1957. (N.d.T.)

[2] Nous verrons plus tard dans ce livre que ces idées métaphysiques sur l'immuable et l'éternel peuvent revêtir un autre sens. Elles n'impliquent pas nécessairement une vue statistique des réalités, et quoique habituellement utilisées comme tentatives pour "fixer les flux", il n'en a pas toujours été ainsi.

[3] Le livre de L. L. Whyte, The Next Development in Man (New York, Henry Holt, 1943) est tout à fait lisible et profondément intéressant, alors que The Unitary Principle in Physics and Biology (New York, Henry Holt, 1949) est strictement réservé aux lecteurs scientifiques. Social Basis of Consciousness (Londres, 1927) et The Structure of Insanity (Londres, 1932) de Burrow sont malheureusement épuisés, mais l'essentiel du matériau est contenu dans son Neurosis of Man (Londres, Routledge, 1948). D'autres scientifiques travaillent probablement dans la même perspective, mais je ne les connais pas.

[4] Jeu de mots sur "manège", qui se dit merry-go-round. (N.d.T.)

[5] Je prends mes références en cette matière auprès du remarquable livre de Norbert Wiener, Cybernetics (New York et Paris, 1948). Le docteur Wiener est l'un des principaux mathématiciens responsables du développement d'ordinateurs électriques plus élaborés. Ayant de même une connaissance pointue de la neurologie, il est bien placé pour estimer dans quelle mesure ces inventions peuvent reproduire le travail de l'organisme humain. Son livre contient la pertinente observation suivante : "Il est intéressant de noter que nous pourrions faire face à l'une de ces limites de la nature, par laquelle des organes hautement spécialisés atteignent un niveau d'efficacité déclinant, et pour finir mènent à l'extinction de l'espèce. Le cerveau humain est peut-être aussi avancé sur sa route de cette spécialisation destructrice que les grandes cornes nasales du dernier des tyrannosaures" (p. 180).

[6] Si vous ne réussissez pas en une minute, continuez de lire ! Autrement, vous commencerez à être contrarié soit contre vous-même, soit contre moi, et la tension qui en découlera interférera avec le processus.

[7] Le mot "conscience" (awareness) est utilisé avec le sens que lui donne Krishnamurti, dont les écrits discutent ce thème avec une sensibilité extraordinaire.

[8] Jeu de société en musique où, à un signal convenu, les joueurs disposés en cercle s'accroupissent. Le dernier, le rosy, est envoyé au centre du cercle et le jeu continue. (N.d.T.)

[9] Il s'agit bien sûr de la brûlure de la souffrance.

[10] A. N. Whitehead : Science and the Modern World, Cambridge, 1933, p. 249.

[11] Une forteresse solide.

[12] Goethe, West-östlicher Divan.

[13] (13) C'est aussi ce que la doctrine Veda nomme le Soi, le atman transcendant toutes les "choses" expérimentées.